VITTORIO EM. III

REALE OFFICIO TOPOGRAFICO

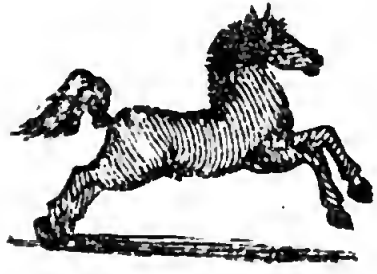
19 Armadio 4

Scansia 1ª

N.° 16

BIBLIOTECA PROVINCIALE

28093



Armadio XXV

Num.° d' ordine 88

FONDO PIZZOFALCONE

VITT. EM. III

NAZIONALE B. Prov. 13 1330 NAPOLI

R. BIBLIOTECA

B. du Lov.
II
1930

VIES
DES
PLUS CÉLEBRES
MARINS.

VITTORIO EMANUELE III
ROMA

CORNEILLE TROMP

610561

VIE
DE
CORNEILLE
TROMP,

Lieutenant-général des armées navales de Hollande et de West-Frise, comte de Syliesburg, chevalier de l'ordre de l'Éléphant.

PAR M. RICHER.

A PARIS,
Chez BELIN, Libraire.

1789.
Avec approbation et privilége du Roi.

AVERTISSEMENT.

ON nous feroit un reproch e si dans la collection des vies des plus célébres marins, celle de Corneille Tromp ne s'y trouvoit pas. Il tient un des premiers rangs parmi les grands hommes de mer, et les Hollandois le regarderoient comme le héros de leur marine, s'il n'eût pas eu Ruiter pour rival. Lorsque ces deux grands hommes commandoient leurs armées navales, ils résistoient seuls aux forces combinées de la France et de

l'Angleterre, et triomphoient souvent.

Le nom de Tromp a été illustré par tous ceux qui l'ont porté. L'aïeul et le pere de Corneille déployerent les plus grands talens pour la marine, et firent des actions d'éclat. Nous avons donné un précis de la vie de Martin Tromp dans celle de son fils. On y voit que son mérite l'éleva aux premieres dignités de la marine Hollandoise. Le mausolée que les Etats-Généraux firent élever sur son tombeau; l'épitaphe qu'on y mit, font

mieux l'éloge de Martin Tromp, que tout ce qu'on peut dire. Corneille Tromp, son fils, fut son disciple. Elevé dès son enfance sur les vaisseaux, il s'accoutuma à la mer ; se familiarisa avec les dangers. Le courage, secondé de l'expérience, en fit un marin redoutable : il devint l'épée et le bouclier de la Hollande. Le repos l'ennuyoit ; la paix l'affligeoit ; il n'aspiroit qu'au moment où il alloit livrer bataille. Son intrépidité et son sang-froid au milieu des combats, donnoient de la confiance aux officiers et aux sol-

dats ; effrayoient les ennemis. Le lecteur en trouvera les preuves dans sa vie.

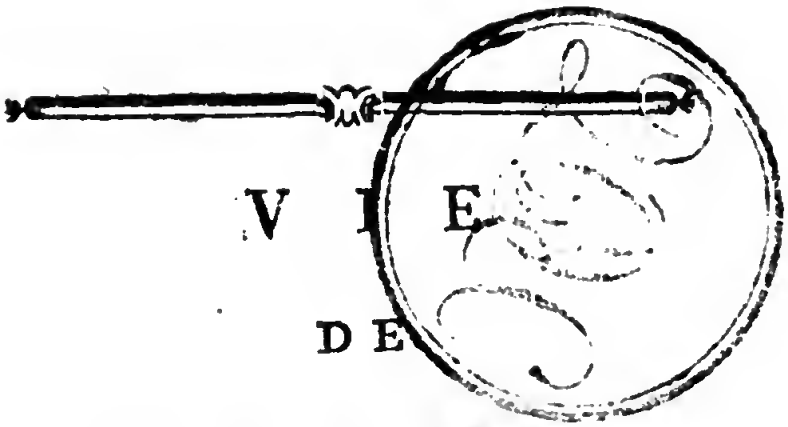
Comme notre devoir, en qualité d'historien, est de chercher la vérité, et de l'annoncer sans déguisement, nous avons consulté tous les ouvrages originaux qui parlent de Corneille Tromp ; nous louons ses belles actions, et nous blâmons celles qui doivent être blâmées. L'histoire ne cessera jamais de lui reprocher l'envie que lui causa la gloire dont Michel Ruiter s'étoit couvert par ses exploits guer-

riers ; d'avoir abandonné son amiral dans le plus pressant danger, et forcé les Etats-Généraux à le destituer de ses dignités. Tromp chercha, par la suite, à réparer sa faute ; mais celles que l'on commet contre la patrie ne s'effacent jamais.

Nous avons tiré beaucoup de secours des mémoires de la vie de Corneille Tromp, imprimés à la Haye en 1694, chez Etienne Foulque.

Le portrait que nous avons mis au commencement de sa

vie, est d'après celui qui fut gravé du tems même de Tromp.



VIE DE TROMP.

LES ancêtres de Corneilles Tromp s'étoient distingués dans la la marine. (1) Son aïeul, Harpert-Martin Tromp, étoit capitaine de frégate. Son pere, Martin Tromp, naquit à la Brille en 1597, et alla sur mer dès l'âge le plus tendre. Il n'avoit que neuf ans, qu'il se trouva à la fameuse bataille de

(1) Vie de Michel de Ruiter, par Gérar Braudt; vie de Corneille Tromp, à la Haye, chez Etienne Foulque, 1696.

Gibraltar, où Jacob Keemskerk battit les Espagnols, et brûla presque toute leur flotte. Deux ans après, il alla avec son pere, le capitaine Harpert-Martin Tromp, sur les côtes de Guinée. Leur vaisseau fut attaqué par un corsaire anglois : Harpert-Martin Tromp se défendit avec la plus grande intrépidité ; il fut blessé au gras de la jambe par un éclat de bois, et resta cependant sur le gaillard d'arriere, où il donnoit des ordres, encourageoit ses soldats et ses matelots ; mais un boulet le prit par le milieu du corps, et le coupa en deux. Son fils, Martin Tromp, qui n'avoit qu'onze ans, étoit à côté de lui ; il s'écria : *Quoi ! ne vengerez-vous point mon pere ?* Le vaisseau

vaisseau hollandois, n'ayant plus de capitaine, baissa pavillon, et rendit. Le capitaine du corsaire anglois prit le jeune Tromp pour son garçon-de-chambre, et le retint près de trois ans. Tromp eut enfin honte de se voir réduit à un état si vil; il résolut d'aller chercher de la gloire au milieu des hazards : il s'échappa; retourna en Hollande; servit en qualité de matelot, fut fait quartier-maître, pilote. Etant en course sur un vaisseau marchand, il fut pris par les Turcs; mais il sut gagner l'amitié du Bassa d'Alger, qui lui fit rendre la liberté. Quelque tems après, le prince Maurice le fit capitaine de frégate. Depuis ce tems, il ne se fit aucune expédition où il ne se trouvât et

ne donnât des marques de son courage et de ses talens.

En 1629, Pierre de Hein, qui s'étoit rendu fameux par la prise des galions d'Espagne chargés d'argent, fut élevé au grade de lieutenant-amiral de Hollande : il se mit en mer avec une escadre; monta le *Dragon-Verd*, qu'on regardoit comme un des meilleurs voiliers de la marine de Hollande : il prit Tromp pour son capitaine en second. Hein fut tué à côté de Tromp, dans le premier combat qu'il livra. On assure que Hein, parlant un jour des officiers de la marine de Hollande, dit : *J'ai connu beaucoup de braves capitaines ; mais il n'y en a pas un qui n'ait quelque défaut, excepté Tromp : il possede*

toutes les qualités nécessaires à un amiral.

Tous les officiers desiroient de monter le *Dragon-Verd :* Tromp en étoit capitaine en second, et y avoit le plus de droit : mais, ce qui n'est malheureusement que trop ordinaire, la faveur l'emporta sur la justice : on donna ce vaisseau à un autre. Tromp fut si sensible à ce passe-droit, qu'il quitta le service, et prit un emploi dans l'amirauté: il l'exerça jusqu'en 1637, que le lieutenant-amiral Dorp se retira du service. La guerre continuoit avec l'Espagne : il falloit donner un successeur à Dorp ; mais on en cherchoit un qui fût capable de le remplacer. Le prince Frédéric Henri, connoissant la

capacité de Tromp, lui donna le commandement de la flotte, avec la qualité de lieutenant-amiral, par provision, et seulement pour une année. Ce tems étant expiré, il lui en accorda la continuation, avec une commission plus ample. Tromp se signala dans plusieurs batailles qu'il livra aux Espagnols, aux Portugais, aux Anglois, et acquit la réputation du plus habile marin de son siécle. Les officiers et les matelots l'aimoient au point qu'ils l'appeloient leur pere, et Tromp les appeloit ses enfans. Ce qu'on admiroit le plus en lui, étoit la modération et le sang-froid qu'il faisoit paroître dans la plus grande chaleur des combats; il paroissoit aussi tranquille, en

donnant ses ordres, que s'il eût été dans sa maison, au milieu de sa famille, à l'abri de tout péril. Il fut tué sn 1653, comme nous l'avons dit dans la vie de Ruiter, t. 1, p. 57. Son corps fut porté à Delft, et inhumé dans le chœur de la vieille église. Les Etats-Généraux lui firent faire, à leurs dépens, des funérailles dignes de sa réputation : l'on érigea sur son tombeau un mausolée qu'on voit encore, et qui est de la plus grande magnificence.

On y mit une épitaphe, dont voici le sens :

A L'ÉTERNEL SOUVENIR.

VOUS QUI AIMEZ LES HOL-

LANDOIS, QUI ESTIMEZ LA VERTU ET LES GRANDS TRAVAUX, LISEZ ET PLEUREZ.

L'ornement de la nation Hollandaise, le foudre de guerre, un héros qui vivant n'a jamais reposé, et qui a montré qu'un grand capitaine doit mourir debout, repose ici. Ce fut l'amour de ses concitoyens, la terreur de l'Océan; c'est Martin-Harpert Tromp. A ce nom l'on s'arrête : il présente plus d'éloges que n'en peut contenir ce marbre : il triompha sur les mers d'Orient et d'Occident : le monde entier fut pour lui un théatre de gloire : il fut le fléau des pirates. Il étoit familier avec les siens; mais il conservoit toujours un air de grandeur, qui le faisoit respecter.

Après avoir conduit, pendant un grand nombre d'années des matelots et des soldats, especes d'hommes ordinairement farouches; après avoir remporté un nombre incroyable de victoires; après avoir reçu les plus grands honneurs, qui cependant étoient encore au-dessous de son mérite, il mourut, non-seulement vainqueur, mais encore invincible, dans une bataille qu'il livra aux Anglois, le 10 *août* 1653, *âgé de cinquante-six ans. Les magistrats des Provinces-Unies ont fait ériger ce tombeau à la mémoire de ce héros.*

Martin Tromp laissa trois garçons et deux filles : elles furent mariées à deux des principaux bourgeois de la Brille. L'ainé des

garçons étoit Corneille Tromp, dont nous allons écrire la vie : il fut, pour ainsi dire, nourri et élevé sur la mer. Son pere n'alloit jamais en course, qu'il ne le menât avec lui ; il le fit enrôler en qualité de matelot, passer ensuite par tous les grades intérieurs, et élever à la dignité de capitaine. Ce jeune homme montra tant d'habileté et de courage, qu'on jugea dès-lors, qu'il marcheroit sur les traces de son pere, et qu'il seroit un aussi grand marin que lui. En 1650, il accompagna Jean de Galen, qui conduisoit une escadre dans la Méditerranée contre les corsaires de Barbarie. Il n'eut pas occasion de se signaler dans cette campagne, parce que de Galen fit

un traité de paix avec les Barbares, suivant les instructions qu'il avoit reçues des Etats-Généraux, et ramena son escadre en Hollande.

La guerre s'étant allumé en 1652, entre l'Angleterre et la Hollande, les Etats-Généraux mirent une flotte considérable sur l'Océan, et envoyerent de Galen dans la Méditerranée, avec une escadre de quatorze vaisseaux, pour protéger leur commerce du Levant. Corneille Tromp fut encore nommé pour commander un des vaisseaux. L'escadre se rendit à la rade de Livourne, où elle apprit qu'Apleton avoit mouillé avec huit vaisseaux de guerre Anglois. De Galen laissa une partie de ses vaisseaux sous le commandement de Salin-

gen, auquel il donna ordre de tenir Apleton bloqué ; alla avec le reste au-devant de Boldey, qui commandoit quatre vaisseaux de guerre, et en escortoit quatre marchands qui revenoient du Levant et étoient richement chargés. Il le joignit entre l'Elbe et Monte-Christo, vers le 6 septembre de 1652 ; l'attaqua sur les trois heures après midi. Le combat dura jusqu'à la nuit. A la pointe du jour, de Galen retourna sur les Anglois, quoiqu'il eût trois vaisseaux de moins : la marée les avoit emportés au-dessous du vent. Boldey avoit fait prendre le large aux vaisseaux marchands : il rangea ceux de guerre en demi-lune, attendit les Hollandois. De Galen lui lâcha une

bordée de canon, à laquelle Boldey répondit, lui tua dix-sept hommes, en blessa vingt-sept; mit en pieces ses voiles et ses cordages, et perça son vaisseau en sept endroits à fleur d'eau. De Boër, contre-amiral hollandois, qui montoit l'*Union*, attaqua Boldey par la proue, brisa et renversa son grand mât. Warst-Worh, capitaine anglois, avança avec la frégate le *Fénix*, pour secourir Boldey; mais les matelots du contre-amiral Hollandois la prirent à l'abordage; Boldey, se voyant dégagé, s'enfuit avec le reste de son escadre. De Galen, Corneille Tromp les poursuivirent; mais les Anglois arriverent à Porto-Longone, avant que les Hollandois les eussent joints. Les

derniers arriverent peu de tems après dans le même endroit, et l'on rétablit les dommages que l'on avoit soufferts de part et d'autre. De Galen, ne pouvant attaquer les Anglois, parce qu'ils étoient dans un port neutre, alla rejoindre Salingen devant Livourne.

Boldey résolut de reprende la frégate le *Fénix*, que les Hollandois avoient enlevée, comme nous venons de le dire, et que Corneille Tromp montoit, parce que ce vaisseau avoit été si maltraité, qu'il ne pouvoit, pour ainsi dire, plus servir. (1) Les Anglois furent instruits que les Hollandois, ayant pris un vaisseau chargé de morue

(1) Vie de Corneille Tromp, ci-dessus.

fraîche

fraîche, se livroient à la débauche, négligeoient de faire la garde, se croyant assez en sûreté à la rade de Livourne. Boldey prit trois chaloupes, fit mettre dans chacune trente matelots bien armés, et portant de la farine dans des sacs, pour en jeter aux yeux des Hollandois. Les chaloupes partirent la nuit, aborderent la frégate à la pointe du jour, les matelots anglois passerent dedans, firent main-basse sur tous les Hollandois qui se présenterent, couperent les cables. Le jeune Tromp fut éveillé par le bruit; il sortit promptement du lit; tira quelques coups de pistolets sur les ennemis; mais, voyant que les Anglois étoient maîtres de la frégate, et qu'il n'y avoit plus de

ressource, il se jeta dans la mer, par la fenêtre de la chambre du capitaine ; une chaloupe Hollandoise vint à son secours, et le sauva. Les Anglois, sans perdre de tems, virerent de bord, et firent voiles vers Naples. Deux vaisseaux hollandois leur donnerent la chasse; mais ce fut inutilement : le *Fénix* étoit très-bon voilier. Les Anglois eurent huit matelots tués et beaucoup de blessés ; mais ils firent prisonniers tous les Hollandois qui étoient sur le *Fénix*.

Le grand-duc de Toscane fut très-mécontent de la violence que les Anglois avoient faite au *Fénix* dans un de ses ports : il la regarda comme un attentat contre sa souveraineté ; envoya ordre à Apleton,

qui commandoit les navires anglois, de sortir du havre, où les Hollandois le tenoient bloqué depuis environ huit mois, ou de rendre la frégate qu'il avoit enlevée aux derniers. Apleton envoya prier Boldey, qui étoit à Porto-Longone avec huit vaisseaux anglois et un brûlot, de venir conférer avec lui sur le parti qu'il devoit prendre. Ils convinrent que Boldey viendroit attaquer les Hollandois par derriere, et qu'Apleton les prendroit sur-le-champ en tête. En conséquence, Boldey retourna à Porto-Longone; leva l'ancre le 12 mars, à l'entrée de la nuit. Les Hollandois l'apperçurent le lendemain à le pointe du jour. Leurs forces consistoient en seize vais-

seaux de guerre, un brûlot et six ou sept navires marchands qui étoient arrivés du détroit, et qu'on arma en guerre. Les Anglois avoient deux escadres : l'une étoit de six vaisseaux de guerre, que commandoit Apleton; l'autre de sept, outre une flûte et un brûlot ; c'étoit celle de Boldey. Ce dernier détacha trois de ses vaisseaux et le brûlot, pour braver les Hollandois, et les engager à venir sur lui, afin qu'Apleton eût le passage libre, et pût les attaquer, lorsqu'il seroit aux prises avec eux. Les Hollandois pénétrerent son dessein ; ils virerent de bord, comme pour aller à lui ; mais ils observerent avec attention les mouvemens d'Apleton. Il sortit enfin

du port de Livourne, persuadé que les Hollandois continueroient leur route; mais ils revirerent tout-à-coup sur lui. De Galen attaqua le vaisseau la *Bonaventure*, monté de 40 pieces de canon et de 180 hommes d'équipage; et, sans lui donner le tems de se mettre en défense, lui lâcha plusieurs bordées consécutives. Un boulet pénétra jusqu'à la chambre des poudres, et fit sauter le vaisseau : on ne sauva que cinq ou six matelots. Ce malheur jeta la consternation parmi les Anglois. Les vaisseaux le *Soleil* et le *Jules-César* aborderent le *Léopard*, que montoit Apleton, et qui étoit de 54 canons et de 200 hommes d'équipage : ils le foudroyerent.

Corneille Tromp, qui montoit le vaisseau la *Lune*, attaqua le *Samson* de 40 canons et de 130 hommes d'équipage : l'amour de la gloire et le desir de la vengeance l'excitoient : c'étoit un lion en fureur. Il accrocha le vaisseau anglois, monta à l'abordage, et s'en rendit maître. Le capitaine de Boër attaqua encore le *Léopard*, et le força de se rendre. Dans ce combat, les Anglois perdirent cinq vaisseaux de guerre ; le sixieme joignit l'escadre de Boldey, qui prit la fuite le plus promptement qu'il put. Apleton s'étoit défendu avec une valeur héroïque ; et s'il eût été soutenu par Boldey, la victoire auroit sans doute été très-longtems disputée. Avant de

se rendre, il vouloit mettre le feu aux poudres ; mais les matelots l'en empêcherent. Outre un nombre considérable de matelots, les Hollandois perdirent l'amiral de Galen : il eut la jambe droite emportée du second boulet qui fut tiré sur son bord. Pour ne point abattre le courage des siens, il tint quelque tems sa blessure cachée. Le sous-maître du navire s'en étant apperçu, lui représenta que la grande quantité de sang qu'il perdoit le mettoit en danger de mort : qu'il falloit l'arrêter promptement. On le descendit à fond de cale ; on lui scia la jambe au-dessous du genou. Pour le fortifier, on lui fit boire un verre de vin. Lorsqu'on l'eut pansé, il

demanda qu'on le portât sur le pont, afin qu'il fût spectateur du combat ; mais il étoit trop foible pour qu'on pût le satisfaire. Lorsqu'on lui dit que Boldey avoit pris la fuite, il ordonna qu'on mît promptement toutes les voiles, pour le poursuivre ; mais la nuit, qui étoit déja fort avancée, arrêta les Hollandois ; ils allerent mouiller à la rade de Livourne. Le grand-duc de Toscane procura à l'amiral de Galen tous les soulagemens dont il avoit besoin : mais il mourut le 23 mars 1653, à l'âge de quarante-neuf ans. On embauma son corps, on le transporta à Amsterdam. Il fut enterré dans l'église neuve : les Etats firent ériger un mausolée sur son tombeau.

Apleton, étant de retour à Londres, se plaignit de Boldey, qui l'avoit abandonné pendant la bataille ; mais les puissantes protections du dernier empêcherent qu'il ne subît la punition due à sa lâcheté. Dans tous les tems, dans tous les pays, les lâches trouvent des protecteurs qui font excuser leurs fautes ; et à peine s'en trouve-t-il qui publient les exploits des hommes courageux.

Pendant que Corneille Tromp déployoit sur la Méditerranée ses talens pour la marine, Martin Tromp, son pere, faisoit admirer les siens sur l'Océan ; mais il y périt le 10 août 1653, comme on l'a déja dit. Leurs Hautes Puissances, convaincues que le

grand nombre des officiers généraux de marine contribue beaucoup au gain d'une bataille navale, firent une promotion : ils éleverent Corneille Tromp à la dignité de contre-amiral de l'amirauté d'Amsterdam, autant pour récompenser son mérite personnel, que pour reconnoître les services du lieutenant-amiral général son pere.

Cromwel ayant réussi, par ses intrigues et ses crimes, à se rendre maître absolu dans les trois royaumes de la Grande-Bretagne, sous le titre de protecteur, crut que, pour affermir sa puissance, il devoit chercher à faire alliance avec les Provinces-Unies. Les Etats-Généraux, de leur côté,

étoient fatigués d'une guerre qui leur coûtoit des sommes immenses : ils craignoient d'ailleurs que la faction du prince d'Orange ne l'emportât, et qu'ils ne fussent enfin forcé de l'élire Statoudher : la paix fut conclue et signée à Westminster, le 15 avril 1654 : les Etats-généraux rappelerent leur escadre qui étoit sur la Méditerranée.

Les corsaires de Barbarie avoient profité de la guerre qui s'étoit élevée entre ces deux puissances formidables, pour enlever tous les vaisseaux qui venoient du Levant. Ces Barbares étendoient leurs pirateries jusque sur l'Océan, faisoient des courses sur les côtes du Portugal, et conduisoient jusqu'au

cap de S. Vincent des flottes de vingt navires armés en guerre. Ils tenoient le détroit de Gibraltar bouché, et enlevoient une multitude de vaisseaux qui y venoient des quatres parties du monde. Leurs Hautes Puissances envoyerent Ruiter contr'eux, avec cinq vaisseaux de guerre. Ce grand homme enleva plusieurs corsaires, en brûla quelques-uns, et délivra beaucoup d'esclaves, comme on l'a vu dans sa vie. Après cette glorieuse expédition, il reconduisit son escadre en Hollande.

Les Etats-Généraux espéroient que la paix qu'ils avoient conclue avec l'Angleterre, mettroit leurs sujets en état de réparer promptement leurs pertes; mais la guerre

qui

qui s'alluma entre la Suede et la Pologne, leur causa de l'inquiétude : ils craignoient qu'elle n'interrompît leur commerce dans le Nord. Pour tenir le Sund ouvert à leurs vaisseaux marchands, et les mettre dans le cas d'entrer dans la mer Baltique quand ils voudroient, ils équiperent une flotte, en donnerent le commandement en chef au lieutenant-amiral Apdem, et sous lui, à Ruiter et à Tromp, avec ordre d'aller vers Dantzic, pour garantir cette ville de l'invasion des Suédois. Le roi de Suede, voyant que la Hollande se déclaroit pour la Pologne, et qu'elle lui fournissoit de puissans secours, fit la paix avec elle au mois de septembre 1656. Les Etats-Généraux

rappelerent alors leur flotte, et laisserent Tromp dans la mer Baltique, avec douze vaisseaux; mais on le rappela aussi peu de tems après.

Dans le cours de plusieurs années, Ruiter fit des courses contre les corsaires de Barbarie, et Corneille Tromp l'accompagna toujours, en qualité de contre-amiral. Au mois de mars 1662, on envoya ordre à Ruiter de revenir en Hollande avec une partie de l'escadre, et de laisser dans la Méditerranée le contre-amiral Tromp, avec dix vaisseaux de guerre, pour tenir les Barbares en respect. Tromp leur donna la chasse, avec toute l'ardeur possible: il prit plusieurs corsaires, sur lesquels il y

avoit un nombre considérable d'esclaves chrétiens. Ces prises causerent de grandes allarmes aux Algériens : craignant que Tromp ne leur fît essuyer des pertes encore plus considérables, ils proposerent au conseil hollandois de donner à sa nation tous les dédommagemens qu'elle voudroit exiger. Le conseil fit connoître aux Etats-Généraux les propositions que faisoient les Algériens : mais leurs Hautes-Puissances connoissoient la perfidie et la mauvaise foi de ces Barbares, rejeterent leurs offres : elles tâcherent d'engager les rois de France, d'Espagne et d'Angleterre, à joindre leurs forces à celles des Provinces-Unies, pour exterminer ces cor-

saires, qui attaquoient indistinctement les vaisseaux de toutes les nations. Aucun de ces monarques ne voulut les écouter, et l'on ignore quels en furent les motifs. Alors elles rappelerent Tromp, firent équiper une flotte de douze vaisseaux ; en confierent le commandement à Ruiter, avec ordre de veiller aux intérêts des navigateurs hollandois. Ruiter se rendit devant Alger, fit faire au divan des propositions de paix raisonnables ; et, voyant qu'il balançoit à les accepter, il lui déclara la guerre le 4 de juin, au nom des Etats-Généraux. Il se proposoit d'employer contre ces Barbares les forces qu'on lui avoit confiées, et de les rendre victimes de leur har-

diesse : mais un événement imprévu déconcerta ses projets. Les Anglois, jaloux du commerce florissant que faisoient les Hollandois, résolurent de leur déclarer la guerre; attaquerent leurs possessions en Afrique. Leurs Hautes-Puissances envoyerent promptement ordre à Ruiter de passer en Afrique, avec une escadre de douze vaisseaux de guerre, pour secourir les établissemens des Hollandois dans ce pays. Voyez la *Vie de Ruiter*, *tom.* 1, *pag.* 177 *et suiv.* Les Etats-Généraux firent alors une promotion dans leur marine ; créerent trois nouveaux lieutenans-généraux et plusieurs vice-amiraux. Corneille Tromp fut du nombre de ces derniers, pour le college d'Amsterdam.

Ces deux puissances formidables, irritées l'une contre l'autre, résolurent de se porter les coups les plus terribles et couvrirent la mer de vaisseaux. La Hollande équipa une flotte de cent trois navires de guerre, de sept iachts, de douze brûlots, de douze galiotes: elle étoit monté de 4869 canons, et de 21631 hommes d'équipage. Elle fut divisée en sept escadres. La premiere étoit commandée par Opdam général de toute la flotte; la seconde par Jean Evertsz; la troisieme par Kortenaar; la quatrieme par Stellingwerf; la cinquieme par Corneille Tromp; la sixieme par Corneille Evertsz, enfin la septieme par Scham.

Cette armée navale une de plus

nombreuse qu'on eût encore vue sur les mers du Nord, eût à peine mis à la voile, qu'elle enleva vingt vaisseaux marchands anglois, ce qui causa des grands murmures parmi le peuple de Londres ; et engagea le ministere à hâter l'armement de la flotte angloise, et à la faire mettre en mer. Elle étoit composée de sept cent navires de guerre, de quatorze brûlots ou iachts. On la divisa en trois escadres. Le duc d'Yorc commandoit celle du pavillon rouge, qui étoit la premiere ; le prince Robert commandoit celle du pavillon blanc, qui étoit la seconde ; et le comte de Sandwich commandoit la troisieme ; qui étoit du pavillon bleu. Le 13 juin 1665, les deux armées se

rencontrerent devant Lestof. Les Hollandois, malgré le désavantage du vent, attaquerent à trois heures du matin l'escadre du prince Robert : bientôt le combat devint général. L'amiral Opdam attaqua le prince Robert, et fut suivi par une partie des escadres qui composoient l'armée Hollandoise. Alors les deux armées qui étoient rangées en ligne, se percerent l'une et l'autre, et demeurerent quelque tems en présence, sans revenir à la charge. Le vent étoit ouest ; les Anglois tenoient le nord-ouest, et les Hollandois le sud-ouest. Les deux armées se percerent une seconde fois vers les six heures. L'escadre du duc d'Yorc se tenoit toujours au-dessus du vent, sans

s'engager au combat. Le comte de Sandwich attaqua à une heure après-midi la flotte hollandoise, avec tant d'impétuosité, qu'il la separa en deux. L'amiral Opdam aborda le *Royal Charles*; que montoit le duc d'Yorc, fit un feu si terrible dessus, qu'il tua beaucoup d'officiers et de soldats anglois. Le feu prit tout-à-coup à la chambre aux poudres de l'amiral hollandois, qui sauta avec tout l'équipage. Ainsi Opdam périt au moment même où il étoit près d'enlever le *Royal Charles*. Ce malheur jeta la consternation dans la flotte Hollandoise, et releva le courage des Anglois. Il fut bientôt suivi d'une autre, qui acheva de déconcerter les Hollandois; trois navires

de leur flotte s'accrocherent si fort ensemble et s'embarrasserent tellement, qu'il fut impossible de les séparer, quoique 200 matelots fussent employés avec leurs haches. Les Anglois envoyerent un brûlot sur ces trois vaisseaux : il y mit le feu, et les réduisit en cendres : presque tous les officiers et les équipages périrent. Le lieutenant-amiral Kortenaar, qui devoit prendre le commandement de la flotte, en cas que Opdam fut tué, reçut un coup de canons au-dessous du genou, et mourut sur-le-champ. Alors Jean Evertsz arbora pavillon amiral ; mais il s'étoit trouvé dans le plus fort de la mêlée pendant tout le combat, qui duroit depuis trois heures du ma-

tin, et son vaisseau qui avoit reçu un nombre incroyable de boulets, étoit percé à l'eau dans dix-sept endroits : il n'avoit plus de poudre, et ne pouvoit plus tenir la mer. Enfin, il se retira sur les sept heures du soir vers la Meuse, et fut suivi par plusieurs vaisseaux hollandois qui prirent son départ pour la retraite. L'intrépide Tromp combattoit toujours et foudroyoit les vaisseaux anglois qui l'environnoient. Voyant qu'il n'y avoit plus de pavillon amiral dans la flotte hollandoise, il fit arborer sur son vaisseau, et soutint encore longtems le combat. Il se trouva cinq fois au milieu des ennemis, accompagné seulement de Swart et de Corneille Evertsz, essuya tant

de coups de canon, que les Anglois mêmes regardoient sa conservation et celle de son vaisseau comme un miracle. Pendant qu'il faisoit ainsi admirer son courage et sa fermeté; les Hollandois, loin d'aller à son secours, quittoient le combat, et se retiroient dans leurs ports. Enfin la nuit arriva : il en profita; se retira au Texel, écrivit la lettre suivante au college de l'amirauté d'Amsterdam :

HAUTS ET PUISSANS SEIGNEURS.

« Ma derniere étoit du 9 juin, à dix-huit milles du Texel. Le 11 du même mois, nous découvrîmes l'armée angloise à l'ouest; le calme nous empêchoit d'en approcher, et

et le vent étoit nord-est ; nous mîmes le cap à l'est-sud-est, autant qu'il nous fut possible, afin de gagner le dessus du vent. Voyant que les Anglois avoient dessein de nous attirer dans le bancs de sable, dont nous n'étions pas même éloignés, nous résolûmes de virer à l'est. Le 12 nous nous trouvâmes à l'est-nord-est ; les ennemis étant au nord-ouest. Vers le soir, nous nous approchâmes un peu les uns des autres : le vent resta pendant la nuit sud-sud-ouest, et nous crûmes pouvoir prendre le dessus du vent ; mais il se tourna au sud-ouest. Alors on commença à se canonner de part et d'autre. Le feu prit au vaisseau amiral, qui sauta en l'air : tout l'équipage périt avec le lieu-

tenant-amiral Opdam, ce qui causa une si grande confusion dans la flotte, que tous les vaisseaux prirent la fuite, à la faveur du vent des ennemis : quelques-uns s'étant embarrassés, furent brûlés ou pris par les Anglois. Nous continuâmes à canonner les ennemis ; jusqu'à l'entrée de la nuit, que le combat cessa. Le lendemain au matin, nous trouvâmes dix ou douze voiles hollandois près de nous, et nous vîmes derriere le duc d'Yorc et le comte de Sandwich. Comme il nous étoit impossible de pouvoir joindre nos autres vaisseaux, les ennemis nous poursuivirent, jusqu'au Texel où le reste de nos navires dispersés se rendit : mais nous ignorons encore combien il

nous reste de vaisseaux, et combien nous en avons perdu : le tems nous l'apprendra. On ne sait ce qu'est devenu l'amiral Jean Evertsz; le lieutenant-amiral Opdam et Stellingwerf sont morts. Quant aux capitaines particuliers, je ne sais autre chose, si ce n'est que de Haan a été pris par un navire anglois monté de 46 piéces de canon. Nous avons vu un navire et une frégate d'Amsterdam, qui se sont heurtés et accrochés; ainsi que plusieurs autres de nos vaisseaux qui ont été brûlés. »

Apostille.

« Nous avons perdu, avec les navires, nos chaloupes, et les es-

quifs, dont leurs hautes-puissances sont priés de se souvenir. Nous avons trouvé sur notre vaisseau quarante-quatre blessés et dix-huit morts ; à quoi leurs hautes-puissances mettront ordre, s'il leur plaît. »

Les Anglois durent moins cette victoire à leur valeur, qu'à la rébellion de plusieurs matelots et soldats hollandois. La nuit qui précéda le jour du combat, quatre-vingt-trois, tant soldats que matelots, se révolterent dans le vaisseau nommé le *Charles-Quint*. Ils s'emparerent des armes à feu, enclouerent le canon, mirent pavillon bas, tendirent les voiles, abandonnerent au gré des flots les es-

quifs et les chaloupes ; attendirent dans cet état une frégate angloise qni leur donna la chasse ; mirent le pistolet à la gorge du capitaine et des officiers, et les forçerent de se rendre : les équipages de deux autres vaisseaux hollandois en firent autant. En outre, plusieurs capitaines eurent la lâcheté de se tenir à l'écart pendant le combat.

Les Hollandois perdirent dans cette bataille le lieutenant-amiral-général Jacob Opdam, dont le vaisseau sauta ; le lieutenant-amiral Kortenaar, qui mourut de ses blessures ; Stellingwerf, qui fut emporté par un boulet de canon ; Schram, qui fut tué dans le combat ; le capitaine Allert Matthysz, qui montoit le navire *Hilversum*,

forcé par son équipage de se rendre à la frégate le Bristol ; le capitaine Kuiten, qui montoit le *Charles V*, livre aux Anglois par son équipage ; le *Delft*, commandé par le capitaine Boshuizen, pris par le navire le Breda, le iacht de *Ruiter*, commandé par le capitaine Vogel, pris par le Dauphin ; le *Jeune Prince*, commandé par le capitaine Halfoorn, pris par le Martin, le *Mars*, monté par le capitaine Kat, pris par le vaisseau l'Assurance ; le *Nagelboom*, monté par le capitaine Boon, pris par le Colchester ; les *Armes de Zélande*, monté par le capitaine Tuineman, pris par le centurion ; le *Swarte Bul*, monté par le capitaine Burger, pris par l'Anna et le Rubi ; le *Koeverden*,

brûlé ; le *Prince Maurice* brûlé ; le vaisseau la *Ville d'Utrech*, brûlé ; le *Swanenburg*, brûlé ; le *Tergoes*, le *Marsseveen* et l'*Orange* coulés à fond. Les ennemis firent quinze cents prisonniers, qu'ils emmenerent à Colchester. Il se trouva parmi eux une femme qui avoit fait la fonction de canonnier sur le vaisseau *Marsseveen*. Les Anglois, s'étant apperçus de son sexe, lui rendirent la liberté : elle alla à la Haye où elle parut habillé à l'Angloise, fit le récit de ses aventures : elle avoit toujours été fort sage ; s'étoit trouvée à plusieurs combats sur mer, et personne ne l'avoit reconnue pour femme.

Du côté des Anglois le duc d'Yorc fut blessé à la main, du

crâne du capitaine Bouille, et son visage fut couvert du sang du comte de Falmouth, du lord Musquery et de plusieurs de ses domestiques, qui furent tués à ses côtés. Le comte de Portland fut tué, aussi-bien que le comte de Marlebourg, le contre-amiral de Montaigu, le vice-amiral Lauson, le capitaine Ableston, le capitaine Kirby : le vaisseau la *Charité* fut pris par le capitaine Haan. On comptoit en outre 800 morts, et un grand nombre de blessés sur leur flotte.

Les états-généraux, ne voulant pas que le désavantage que leur flotte venoit d'essuyer, passât pour une défaite totale, et craignant que les Anglois ne se ventassent de

l'avoir forcée de prendre la fuite, envoyerent deux députés à Tromp, pour lui ordonner de tenir la mer. Il leur répondit qu'ayant éprouvé la lâcheté de plusieurs officiers et de plusieurs équipages, il commettroit, la plus grande imprudence, en s'exposant à perdre une flotte qu'il avoit eu beaucoup de peine à conserver. Il la fit rentrer dans les ports.

On assembla au Texel un conseil de guerre, pour instruire le procès des officiers de l'armée navale qui s'étoient mal comportés dans le dernier combat. Il étoit composé de trois vice-amiraux, de trois contre-amiraux et de sept capitaines. Tromp en fut nommé président. Trois capitaines furent

condamnés à être arquebusés ; trois autres, à avoir leurs armes brisées à leurs pieds par la main du bourreau ; deux furent dégradés et déclarés incapables de porter les armes pour le service des états. Un patron de vaisseau fut condamné à avoir la corde au cou et au pied d'une potence, ensuite à un bannissement perpétuel. Ce jugement fut prononcé et exécuté le 13 de juillet 1665, dans le fort du Texel, à la vue de tout le monde. On fut aussi empressé à récompenser la valeur, qu'on l'avoit été à punir la lâcheté Le capitaine de Haan, qui avoit montré beaucoup de courage pendant le combat et qui s'étoit rendu maître du navire anglois la *Charité*, reçut dix mille

livres de récompense : Jean Everta, qui s'étoit retiré pendant la bataille, et avoit été maltraité par le peuple, comparut devant le conseil de guerre, se justifia si bien, qu'on loua publiquement sa valeur et la conduite qu'il avoit tenue dans le combat. Leurs hautes-puissances, voulant donner à Corneille Tromp une récompense proportionnée à ses services, l'éleverent à la dignité de lieutenant-amiral du college de la Muse, à la place de Kortenaar, qui avoit été tué dans le dernier combat, comme on l'a dit. Tous les officiers et tous les matelots avoient conçus pour Tromp les mêmes sentimens que pour son pere, et virent son élévation avec joie. On fit ensuite travailler dans tous les ports, pour

construire et équiper un vaisseaux, et se mettre en état de résister aux Anglois qui croisoient dans la Manche, pour attaquer Ruiter, qu'on attendoit de jour en jour, comme on l'a vu dans sa vie.

On cherchoit parmi les officiers généraux quelqu'un à qui on pût confier le commandement de la flotte : plusieurs jeterent les yeux sur le lieutenant-amiral Tromp ; mais l'opiniâtreté avec laquelle il avoit résisté aux ordres des deputés des états, qui vouloient qu'il tînt la mer, malgré la déroute que la flotte avoit essuyée, fût cause que d'autre lui refuserent leur voix. Ses partisans vantoient son intrépidité, ses talens pour la marine, et l'amour que les matelots avoient pour

pour lui. Quelques-uns, connoissant son attachement pour le prince d'Orange qui étoit alors exclu des premiers emplois, appréhendoient qu'il n'eût pas pour ses maîtres toute l'obéissance qu'il leur devoit. Ceux qui demandoient que le choix tombât sur lui, appuyoient leur sentiment sur son mérite, et disoient qu'on lui feroit une injustice criante, si on en élisoit un autre. Enfin, après bien des contestations, toutes les voix se réunirent en sa faveur; mais à condition que trois députés des états l'accompagneroient en mer, et auroient plein pouvoir sur la flotte.

Si-tôt qu'il fut nommé commandant en chef de l'armée navale, il s'appliqua avec tout le soin et

la diligence possibles, à compleier les équipages. Il étoit près de mettre en mer, lorsqu'on apprit que Ruiter étoit arrivé à Eems. On changea aussi-tôt de résolution, et le pensionnaire de Wit écrivit à Ruiter la lettre suivante :

„ MONSIEUR,

« Je vous prie de me mander par le même courier, le nombre de vaisseaux que vous avez amenés avec vous, soit hollandois, soit étrangers, et l'état dans lequel ils sont. Les états ont au Texel une flotte d'environ quatre-vingts bons navires de guerre, qui est prête à mettre à la voile. „ Ruiter lui répondit qu'il y avoit dans son escadre

neuf vaisseaux capables de rendre service à l'état, mais qu'ils etoient fort sales; qu'ils avoient besoin de voile; qu'il falloit les calfater; que les équipages etoient en bon état, mais très-fatigués, par la longueur du voyage, et qu'il étoit nécessaire de les mettre à terre pendant quelques jours, pour qu'ils se rafraîchissent; que lui et les autres officiers jouissoient d'une parfaite santé, et étoient en état de servir.

Le pensionnaire de Wit montra cette réponse aux Etats-Généraux qui prirent la resolution suivante: « Il a été juge à propos, par les Etats-Généraux, que, sous la direction de MM. Huigiens, de Wit pensionnaire, et Jean Borel, députés et plénipotentiaires de leurs

hautes-puissances sur la flotte de l'état, Michel de Ruiter, lieutenant-amiral de Hollande et West-Frise, commandera en chef dans la prochaine expédition, et qu'en cette qualité, il sera obligé de prêter le serment accoutumé, en conséquence de la résolution de leurs hautes-puissances, du 2 d'août, ayant sous lui pour officiers généraux, Corneille Evertz, amiral de Zélande, le lieutenant-amiral Corneille Tromp, le lieutenant-amiral Meppel, Tierk Hiddes, lieutenanr-amiral de West-Frise, les vices-amiraux Van-Nez, Vander-Hulst, Bankert et Koenders, etc. S'il arrivoit que par quelque accident imprévu, le lieutenant-amiral de Ruiter se trouvât

hors d'état d'exercer sa charge, le lieutenant-amiral Tromp lui succéderoit dans la même qualité, et jouiroit des mêmes prérogatives, ayant la sur-intendance et la direction de l'armée navale en chef. Le susdit lieutenant-amiral de Ruiter, de même que les antres officiers généraux, mettront un si bon ordre dans l'escadre qui leur sera confiée, qu'en cas de quelque funeste accident, comme mort pendant le combat, on ne se trouve dans la surprise et la consternation, qu'on garde le silence, jusqu'à ce que la bataille soit finie. Alors, on aura soin de remplacer les officiers morts, » etc. Cette résolution fut portée au lieutenant-amiral de Ruiter, et les députés des états la

signifierent à tous les officiers generaux de l'armé navale qui étoit au Texel : tous à l'exception de Tromp, promirent de s'y conformer. Il dit qu'il ne vouloit point servir sous le lieutenant - amiral de Ruiter; qu'il n'iroit point en mer ; qu'on lui faisoit un passe-droit, en donnant à un autre le commandement d'une flotte qu'il avoit lui-même mise en état de servir. Le jour suivant, comme on delibéroit en sa présence sur le depart de la flotte, il renouvela ses protestations, dit aux députés des Etats qu'il les prioit de le décharger de son emploi pour cette fois parce qu'il ne pourroit assister à cette expédition qu'à contre-cœur, et sans se faire une violence ex-

trême, que dans les autres occasions, il ne refuseroit jamais de donner des marques de son zele et de son attachement pour le service de la patrie. Les députés lui représenterent que son honneur n'étoit point offensé ; et l'exhortoient à accepter la place qu'on lui destinoit. Voyant qu'il persistoit à ne vouloir pas servir, ils lui dirent : « Nous ne sommes pas en droit de vous permettre de vous retirer, sans contrevenir à la résolution prise par leurs Hautes-Puissances ; mais si vous persistez dans votre intention, vous pouvez solliciter vous-même votre démission, en leur écrivant une lettre : nous voulons bien, pour vous faire plaisir, joindre nos instances auprès

des états. Vous êtes cependant obligé d'atrendre qu'ils nous fassent réponse, et nous donnent des ordres particuliers, sous lesquels nous puissions nous régler. Quand même vous obtiendriez votre démission, vous ne pourriez raisonnablement vous retirer, qu'après l'arrivée du lieutenant-amiral de Ruiter ; parce que le commandement que les Etats vous ont donné par provision, subsiste jusqu'à ce tems-là. »

Les états étant informés, par leurs députés, que le lieutenant-amiral Tromp refusoit d'aller en mer, sous le commandement de Ruiter, leur écrivirent en ces termes :

« Nous apprenons, avec sur-

prise et déplaisir, que le lieutenant-amiral Tromp est piqué de ce que nous avons choisi le lieutenant-amiral de Ruitier pour commander en chef l'armée navale; qu'il refuse de continuer ses services, et d'aller en mer: nous sommes cependant persuadés qu'ayant réfléchi sérieusement sur une affaire d'une si grande importance, où il s'agit de rendre service à sa patrie, où sa réputation même se trouve compromise, il prendra un parti plus sage. S'il a l'imprudence de persister, nous vous chargeons de le laisser, et de faire promptement partir l'armée navale, et de nous faire savoir la résolution que le susdit Tromp aura prise. Nous vous recommandons à la protection de Dieu. »

Les députés exécuterent les ordres des etats : Tromp écouta leurs conseils et s'embarqua. Il s'éleva une émotion parmi les matelots du vaisseau que montoit Tromp : ils ne vouloient lever l'ancre qu'au nom du prince d'Orange, et se soulevérent contre leurs officiers qui eurent beaucoup de peine à les appaiser. La sédition recommença, lorsqu'on leur porta à manger : ils prétendirent que les mets étoient gâtés ; coururent avec leurs écuelles à la chambre du capitaine, en faisant un bruit épouvantable. Les officiers s'impatienterent enfin ; ils firent mettre les plus mutins aux fers. On assembla le conseil de guerre ; on condamna les deux plus criminels à être pendus, et ils le

furent à la vergue du grand mât.

La flotte des états, se trouvant composée de quatre-vingt-seize vaisseaux de guerre, de vingt-trois brûlots ou iachts d'avis, sortit du Texel le 14 du mois d'août 1665. Tromp en avoit le commandement, parce que Ruiter n'étoit pas encore arrivé; mais ce dernier joignit l'armée le 18 du même mois; passa à bord du vaisseau l'*Amitié*, que montoit Tromp. Il reçut les plus grandes marques de considération de la part des députés des états qui étoient sur ce vaisseau, des officiers et de tout l'équipage. Tromp même, étouffant son ressentiment, lui fit beaucoup d'accueil. Ruitier et les députés des états se transporterent sur le *Delf-*

land, et la flotte prit sa route vers les côtes d'Angleterre, pour chercher celle des ennemis : elle y croisa jusqu'au mois de novembre, sans la rencontrer, et retourna dans les ports de la Hollande.

Au mois de février 1666, Tromp pria les états de changer sa qualité de lieutenant-amiral du college de la Meuse, en celle de lieutenant-amiral du college d'Amsterdam ; ce qui lui fut accordé. Les états de Hollande firent tous les efforts dont ils étoient capables, pour mettre en mer une flotte formidable. Elle sortit du Texel le 1 juin 1666, alla encore vers les côtes d'Angleterre, chercher celle des ennemis, la rencontra le 11 au matin. Les deux armées se livrerent

rent ce célebre combat qui dura quatre jours, et où l'armée des états se couvrit de gloire. Nous en avons donné les détails dans la vie de Ruiter, t. 2, p. 3 et suiv. Le lieutenant-amiral Tromp écrivit, le 14 juin, à Leurs Hautes-Puissances la lettre suivante :

« Jusqu'à présent, par la protection de Dieu, nous sommes victorieux. Hier, les Anglois ont pris la fuite, et nous leur avons donné la chasse jusqu'à l'entrée de la nuit. Nous nous sommes rendus maîtres du *Royal-Charles*, que montoit l'amiral du pavillon blanc. Il étoit de 90 pieces de canon de fonte. Nous l'avons brûlé, parce qu'il étoit hors d'état de servir, et ne pouvoit que nous in-

commoder. L'armée navale des ennemis revient présentement à nous, renforcée de vingt-deux navires, grands ou petits. Douze de nos vaisseaux, qui s'étoient égarés, ont reviré sur l'amiral, de sorte que nous nous trouvons encore forts de soixante-dix navires, et, ce qui est encore plus avantageux, c'est que tout est plein de courage. Nous nous flattons de l'espérance, avec la protection du ciel, de porter bientôt les choses à une heureuse fin. Je prie Vos Hautes-Puissances de me vouloir excuser, si je ne marque pas plus de particularité : le tems nous est cher. »

Tromp montra la plus grande intrépidité dans ces quatre com-

bats : il perça plusieurs fois l'armée ennemie, s'exposa aux plus grands périls. Il fut obligé de changer plusieurs fois de vaisseau : à la vue de son pavillon, les Anglois prenoient la fuite ; ils le regardoient comme leur fléau, et disoient : *Il y a donc cinq ou six Tromp dans l'armée hollandoise !*

La flotte des états, qui étoit rentrée dans différens ports de la Hollande pour se rétablir, se rassembla au Wieligen, où Ruiter avoit conduit la plus grande partie des vaisseaux ; elle remit en mer le 4 de Juillet. Ruiter avoit intention de faire une descente en Angleterre : mais il trouva les côtes si bien gardées, qu'il changea de projet, et remit la flotte en pleine

mer. Le premier août, l'armée d'Angleterre sortit de la Tamise: elle étoit composée de quatre-vingt-dix vaisseaux, et commandée par l'amiral Monk. Le 4 elle alla mouiller auprès des Hollandois : les deux armées passerent la nuit en présence, et le combat commença le lendemain sur les onze heures du matin. Nous en avons encore donné le détail dans la vie de Ruiter. t. 2, p. 32 et suivantes : nous y renvoyons le lecteur : nous y rapporterons seulement ici les lettres que les officiers généraux écriverent aux états. Voici celle de Ruiter:

« Le 4 de ce mois, avant midi, les deux armées navales s'engagerent au combat, le vent étant au nord. Notre avant-garde, qui

étoit sous la conduite du lieutenant-amiral Evertsz, commença l'attaque, et l'engagea avec l'escadre du pavillon blanc des ennemis: le corps de bataille qui étoit sous mon commandement, combattit contre l'escadre du pavillon rouge: mais ce fut une grande surprise pour moi, qnand je vis que le lieutenant-amiral Tromp, qni avoit l'arriere-garde, au lieu d'avancer avec son escadre, demeuroit derriere; ce qui donna lieu aux Anglois de nous couper, et de se placer entre lui et moi. Je suis aussi obligé de dire que je ne me suis point apperçu qu'il ait été en action que vers le soir, qu'il combattit fort peu de tems contre quelques navires de l'escadre du

pavillon bleu. Quoi qu'il en soit, mon vaisseau fut attaqué par le général ennemi et par plusieurs autres vaisseaux ; il soutint le plus grand choc de la part des ennemis, de même que mon escadre : mais nous les reçumes si vigoureusement, qu'après un combat opiniâtre de trois heures, ils furent contraints de nous abandonner pour quelque tems. Le général Munk fut si maltraité, qu'il changea de navire, ce que nous reconnûmes au transport que l'on fit du pavillon amiral, et ainsi qu'il nous le fut dans la suite plus particuliérement rapporté. Nous profitâmes de ce relâche que les Anglois nous donnoient, pour réparer nos pertes et nos dommages. Ayant remar-

qué que notre avant-garde s'éloignoit toujours plus de mon escadre, en profitant toujours de l'avantage du vent qu'elle avoit gagné, je fis tirer quelques volées de canon, pour la faire revirer sur le pavillon amiral ; mais cela ne fut pas capable de la faire arrêter. L'amiral anglois l'ayant remarqué, vint fondre sur moi avec son escadre ; ce qui m'engagea dans un cruel combat, que je soûtins vigoureusement, dans l'espérance que Tromp et Meppel viendroient à mon secours par derriere ou le lieutenant-amiral Evertsz, qui avoit l'avant-garde, par devant ; mais je reconnus dans la suite que je m'étois inutilement flatté de cette espérance ; de sorte que mon na-

vire ayant eu ses voiles et ses cordages rasés, je me vis dans l'impuissance de le pouvoir plus longtems gouverner. Etant donc réduit dans un état à ne pouvoir plus faire de résistance, par le grand nombre des morts et des blessés que j'avois sur mon bord, je fus contraint de suivre à petites voiles le gros de mon escadre, qui commençoit à prendre la fuite. Quant au lieutenant-amiral Tromp, qui se trouvoit au-dessus du vent, il lui étoit facile de revirer sur nous, et il nous étoit impossible d'aller à lui, et je ne sais ce qui peut l'avoir obligé à ne le pas faire. Nous voyant ainsi abandonnés, nous jugeames qu'il n'y avoit point d'autre ressource pour notre conservation,

que de mettre le cap au sud, et de nous battre en retraite ; outre que le calme qui commençoit à régner ne nous permettoit pas d'abandonner promptement le combat, étant bien-aises d'ailleurs de nous retirer à petites voiles, dans la pensée qu'à la faveur de la nuit, la susdite arriere-garde nous pourroit joindre, et qu'alors nous reviendrions à la charge tous ensemble, pour disputer la victoire aux ennemis. Cependant, le jour étant venu, nous n'apperçûmes que le gros de l'armée angloise, qui commença à tirer sur nous, et à nous donner la chasse. Nous lui répondîmes par derriere, autant qu'il nous fut possible ; mais les Anglois détacherent un brûlot pour venir me

réduire en cendres : alors, je fis avancer ma chaloupe, soûtenue de quelques autres, et dans laquelle étoient (1) quatre braves chevaliers françois, qui forcerent l'équipage du brûlot de se sauver à la nage, y mirent le feu, et, par cette glorieuse action, préserverent le vaisseau amiral des flammes. Nous découvrîmes cependant quelques-uns de nos navires, qui s'étoient écartés pendant les ténébres de la nuit. Les Anglois en détacherent plusieurs de leur flotte pour aller leur donner la chasse. Si-tôt que je m'en apperçus, je fis venir à bord de l'amiral tous les officiers, dont vingt furent commandés, sous les

(1) Voyez la vie de Ruiter, tom. 2, p. 32.

ordres du vice-amiral Bankert, pour s'opposer au dessein des ennemis. Aussi-tôt que la liste des munitions de guerre et de bouche, dont les officiers de l'armée navale ont besoin, aussi-bien que des dommages et des pertes qu'ils ont soufferts, sera dressée, ainsi qu'ils me l'ont représenté plusieurs fois, j'aurai soin de la faire tenir aux colleges des amirautés. J'ai appris avec beaucoup de regret la mort de quelques-uns de nos officiers généraux et de nos capitaines, savoir, du lieutenant-amiral Evertsz qui, ayant eu une jambe emportée, mourut peu de tems après; Le lieutenant-amiral Tierk Hiddes de Vries a eu pareillement une jambe emportée, et est en danger

de mort. Son vaisseau s'est égaré pendant la nuit, et celui du vice-amiral Bankert a coulé à fond, le vice-amiral Koenders est mort, de même que les capitaines Ruth, Maximiliaan, Jeuriaan, Poel et Henri Vroon; le capitaine Hugo Van Nieuhof a perdu une jambe, et Corneille Hogenhoek été blessé au ventre : ils sont tous deux en grand danger. Quant aux pertes des ennemis, je n'en n'ai point encore de connoissance; mais au rapport des officiers susdits, deux navires anglois ont été coulés à fond, et deux ont été brûlés. Il est cependant certain, et nous en avons été les témoins oculaires, qu'ils ont été fort maltraités, et que la plus part de leurs navires

seront contraints de se retiter tout délabrés. Je suis persuadé que vos hautes-puissances en auront été informées, même avant que de recevoir la présente, » etc.

Le lieutenant-amiral Tromp, étant arrivé le lendemain devant Wielingen, écrivit aux Etats la lettre suivante :

« Hier au matin, l'armée ennemie, forte d'environ 90 voiles, vint à nous, le vent étant nord-est, mais mêlé de calme. Le lieutenant-amiral Evertsz, ayant l'avantage, attaqua vigoureusement les Anglois. J'avois le commandement de l'arriere-garde, et celle des ennemis étoit commandée par Smith, arborant pavillon bleu. Je me fis jour à travers

celle-ci avec mon escadre, jusqu'à ce que j'eusse gagné le dessus du vent. L'arriere-garde ennemie ayant été séparée du corps de bataille, nous combattîmes jusqu'à l'entrée de la nuit, enfin, jusqu'à ce que nous l'eussions mise en déroute. Nous lui donnâmes la chasse pendant toute la nuit, sans avoir rien pu apprendre de l'avant-garde et du corps de bataille. Le lendemain, nous trouvant près de Galper, nous continuâmes encore pendant quelque tems, à poursuivre les ennemis; mais, voyant que c'étoit inutilement, et que rien n'étoit capable de les faire arrêter, nous revirâmes sur l'amiral Ruiter. Les fuyards, voyant cela, revirerent sur nous, et nous

suivirent à petites voiles, jusqu'à l'entrée de la nuit. Alors, nous découvrîmes le gros de l'armée navale d'Angleterre : elle étoit au-dessous de nous, et louvoyoit pour nous joindre. Nous ignorions ce qu'étoit devenu l'amiral de Ruiter et les autres officiers généraux de notre flotte. Vers le soir, nous apperçûmes un vaisseau qui venoit à nous, et qui nous parut être celui du lieutenant-amiral Tierck Hiddes ; mais, comme il n'avoit ni pavillon ni grand perroquet, nous prîmes cela pour un triste présage. Nous sommes arrivés ce matin devant Wielingen avec notre escadre, qui est encore en bon état, et ne manque que de munitions de guerre. Si

nous étions assez heureux pour apprendre où est l'amiral de Ruiter, nous ferions toute la diligence imaginable pour le joindre. Le gros de l'armée ennemie louvoie autant qu'il lui est possible. S'il ne nous vient pas de secours, nous serons obligés, à notre grand regret, d'entrer au Wielingen. »

Tromp entra le lendemain au Wielingen, et Ruiter ecrivit cette seconde lettre aux Etats-Généraux :

« Depuis ma derniere, le lieutenant-amiral Tromp a paru à la rade avec l'escadre qu'il commande, et, suivant ce que j'ai pu remarquer, lorsqu'elle passoit, elle étoit fort peu, pour ne pas dire point endommagée. Il m'a

rapporté que le 4 du présent, vers le soir, il fut en action avec l'escadre du pavillon bleu; qu'il la mit en déroute, après avoir brûlé un de ses navires monté de 64 pieces de canon, dont 53 étoient de fonte, et un brûlot. Le navire du feu lieutenant-amiral Tierk Hiddes de Vries est aussi entré dans la rade; mais il est fort délâbré. Enfin, l'armée des Etats n'a perdu que le navire du vice-amiral Benkert et celui de Ruird Hillebrandt. Hier au soir, nous sommes venus mouiller entre Zoutelande et Flessingue, d'où nous avons apperçu la flotte angloise devant la côte, forte de 80 voiles, grandes ou petites. J'attends, à toute heure, les députés de Vos

Hautes-Puissances, pour mettre ordre à tout. »

Lorsque les députés des amirautés et les plénipotentiaires des Etats-Généraux furent à bord de l'amiral de Ruiter, ils firent venir tous les officiers généraux; s'informerent des particularités du combat, et donnerent ordre de remettre promptement la flotte en mer. Ruiter se plaignit ouvertement de la conduite que Tromp avoit tenue, et l'accusa du désordre qui étoit arrivé dans l'armée navale des Etats, et du mauvais succès de la bataille. Tromp, indigné de voir que Ruiter attaquoit ainsi sa réputation, chercha à se justifier, et à rejeter tout le blâme sur son accusateur. Pour cet ef-

fet, il écrivit encore la lettre suivante aux Etats :

« HAUTES-PUISSANCES,

Je me vois indispensablement obligé de vous informer des particularités du combat qui s'est donné entre votre flotte et celle de sa majesté Britannique. Le 4 de ce mois, l'armée navale angloise vint droit à nous, le vent étant nord-est, mêlé de calme. Notre flotte se trouvoit au-dessous du vent : le lieutenant-amiral Evertsz, ayant l'avant-garde, s'avança en bon ordre, profitant de l'avantage du vent. A ce moment, l'escadre du pavillon blanc, suivie du corps de bataille des Anglois,

fondit sur lui, tandis que Ruiter, qui commandoit le corps de bataille de notre armée, resta environ deux heures et demie, avec son escadre au-dessous de l'arriere-garde, dont j'avois la conduite; de sorte que le lieutenant-amiral Evertsz étoit déja si avancé, qu'on avoit peine à reconnoître son pavillon; et l'éloignement qu'il y avoit entre l'avant-garde et le corps de bataille de notre armée, donnoit aux Anglois la plus grande facilité de les séparer. Le lieutenant-amiral de Ruiter commença à se remuer pour suivre Evertsz, lorsque notre avant-garde et celle des ennemis commencerent à se canonner. Cependant, mon escadre, qui formoit l'arriere-garde,

se trouva forcée de rester à son poste, jusqu'à ce que Ruiter fût avancé. Alors, impatient d'en venir aux mains, je tâchai de gagner le dessus du vent, pour aller aux Anglois. Comme notre escadre s'avançoit ainsi en bon ordre, le contre-amiral du pavillon bleu, suivi d'un brûlot, vint fondre sur celui de mes vaisseaux qui étoit le plus avancé; mais le contre-amiral Vander Zaan mit le feu au brûlot à coups de canon. L'amiral de l'escadre bleue vint m'attaquer avec toute son escadre; mais les capitaines de Haan, Van Amstel et moi, nous fîmes un feu si terrible sur les Anglois, que nous en mîmes un hors de combat. Nous l'abordâmes avec un brûlot, nous

y mîmes le feu. Il se nommoit la *Résolution ;* étoit monté de 64 pieces de canon, dont 2 étoient de fer, les autres de fonte : il y avoit 340 hommes d'équipage : nous en sauvâmes 45, parmi lesquels se trouverent un pilote et un quartier-maître. Le lieutenant-amiral Van Meppel, et le vice-amiral Swers soûtinrent, pendant ce tems, un choc très-rude. Le vice-amiral du pavillon bleu des ennemis revint plusieurs fois à la charge sur Meppel ; mais il fut si vivement repoussé, qu'il lâcha prise, et le vaisseau de Meppel fut si maltraité, qu'il avoit jusqu'à 5 pieds d'eau. Mon escadre, s'étant ainsi engagée dans le combat, sépara l'arriere-garde de l'ar-

mée angloise du corps de bataille, et je combattis avec elle jusqu'à cinq heures après-midi. Mon vaisseau avoit alors brûlé 10300 livres de poudre. Le vice-amiral Anglois qui se trouvoit derriere, éloigné de nous à la portée du canon, fit son possible pour brûler le capitaine de Haan ; mais le brûlot qu'il avoit détaché, voyant que nos chaloupes étoient prêtes à le recevoir, se retira à la hâte. Le vent s'étant alors tourné au sud-ouest, fraîchit : nous en profitâmes pour retourner à la charge, et je donnai le signal, pour que toute notre escadre fondît en même-tems sur l'ennemi. L'amiral anglois fut mis hors de combat. Le feu ayant pris à la chambre

du maître, il tira plusieurs volées de canon, pour avertir qu'il avoit besoin de secours; mais les Anglois, au lieu de revirer, prirent honteusement la fuite. Si le calme ne nous avoit pas empêchés d'avancer sur eux, il y a apparence que non-seulement l'amiral, mais encore la plupart des vaisseaux de son escadre seroient tombés entre nos mains. Ayant remporté de si grands avantages sur la plus considérable des escadres ennemies, au jugement de tout homme expérimenté dans la marine, nous étions obligés de poursuivre la victoire, et nous ne pouvions, sans commettre une faute considérable, laisser l'escadre ennemie se retirer, sans lui donner la chasse;

chasse; car, supposé que nous eussions laissé les ennemis, pour aller au secours du lieutenant-amiral de Ruiter, outre que le calme s'y opposoit, nous aurions, sans doute, été cause que les navire des escadres de Ruiter et Evertsz auroient été mis en déroute, présumant que la nôtre auroit plié, et que les ennemis étoient à ses trousses. De sorte que, par-là, nous aurions, non-seulement découragé les nôtres, mais encore relevé le courage de nos ennemis, qui n'auroient pas manqué de nous poursuivre.

Vos Hautes-Puissances peuvent voir à présent que, si le lieutenant-amiral de Ruiter avoit coupé à tems l'avant-garde ennemie du

corps de bataille, comme nous en avons coupé l'arriere-garde, qui étoit plus forte, nous aurions remporté une victoire signalée. J'ajoute que cela pouvoit d'autant mieux s'exécuter, que notre avant-garde étoit assez forte pour combattre avec succès celle des ennemis. Je proteste à Vos Hautes-Puissances, que la partialité n'a aucune part en tout ce qui vient d'être avancé, étant près de soutenir à la face de toute la terre, que le tout est conforme à la vérité, et je déclare, devant Dieu, que je n'ai rien fait qui trahisse mes sentimens, qui étoient le bien du public et la gloire de ma patrie.

Présentement, Hautes-Puissances, je ne peux souffrir, sans

réparation, que, malgré mes fideles services, l'amiral Ruiter, par un principe de haine et de jalousie, fasse un tel outrage à mon honneur et à ma réputation, parce que Dieu m'a fait la grace de triompher des ennemis avec peu de forces, tandis que lui, qui en avoit de plus considérables, n'a eu que le désavantage et la honte de son côté. Si j'ai agi contre mon honneur et contre mon devoir dans cette occasion, il m'est impossible de rendre à l'avenir mes services à la patrie. D'ailleurs on ne doit pas, dans la conjoncture présente, souffrir que des lâches et des scélérats occupent les grands emplois de la marine; il faut, au contraire, choisir des capitaines

prudens et courageux, qui soient prêts à sacrifier leurs biens et leur vie au service de l'état. Je puis dire sans vanité, que j'ai possédé tous ces avantages, par la grace de Dieu, à un tel point que ni l'amiral de Ruiter, ni tout autre homme au monde, ne sont capables de me les ravir. Je crains qu'il n'arrive bien des désordres dans la flotte; que les officiers, étant à terre, n'en viennent à des extrémités fâcheuses. Je prie Dieu de détourner ces malheurs par sa clémence. Je mets ma plus grande espérance en lui et en la sagesse de Vos Hautes-Puissances, que je recommande à sa divine protection; et demeure, » etc.

Les Etats-Généraux, voyant

une haine implacable allumée entre les deux plus grands officiers de mer qu'ils eussent alors, se trouverent fort embarrassés sur le parti qu'ils devoient prendre : ils sentirent que, pour éviter le désordre qu'elle pourroit causer, il falloit qu'ils en sacrifiassent un, et nommerent des commissaires pour examiner cette affaire. Les commissaires, après avoir entendu la déposition des officiers qui avoient assisté au combat, déciderent que, pour entretenir la paix et l'union dans l'armée navale, il falloit sommer le lieutenant-amiral Tromp de venir se justifier ; qu'il ne s'accordoit point, dans ce qu'il avoit avancé, avec l'amiral de Ruiter, ni avec la déposition des officiers

de la flotte ; que le service de l'état vouloit absolument que l'un des deux lieutenans-amiraux fût démis de sa place ; qu'il paroissoit plus juste que ce fût Tromp, dont la conduite, dans cette occasion, n'étoit pas sans reproche ; que d'ailleurs on pouvoit plutôt se passer de lui que de Ruiter. Ce fut le pensionnaire de Wit, qui porta cette décision à l'assemblée des états. Il appuya beaucoup sur la démission de Tromp, qu'il n'aimoit pas, parce qu'il savoit qu'il étoit fort attaché aux intérêts de la maison d'Orange. Ce projet fut approuvé par les nobles et par les villes de Dordrecht, de Delft, de Leiden, d'Amsterdam, de Gouda, de Roterdam, de Gornichem, de

Schiedam, de Schoonhoven, de la Brille, d'Alkmaer, de Hoorn, d'Edam, de Medenblik et de Purmerend. La ville de Harlem vouloit qu'on fît venir Tromp pour se présenter devant les états, et qu'on l'examinât sur une lettre qu'il avoit écrite à de Ruiter. La ville d'Enkuisen demandoit qu'on tâchât d'accommoder les deux lieutenans-amiraux à l'amiable. Celle de Monnikendam vouloit que l'on fît en sorte que Tromp présentât une requête, pour obtenir son absolution. Les états prononcerent la résolution suivante :

Le pensionnaire de Wit a fait rapport à l'assemblée, des considérations que les députés de leurs Hautes-Puissances ont faites, en

conséquence de la commission qui leur a été donnée le 18 du courant, concernant les résolutions que leurs susdites Hautes-Puissances ont à prendre, pour arrêter et prévenir les funestes désordres qui pourroient arriver dans la flotte, et pourvoir à la bonne intelligence qui doit regner parmi les officiers de la marine, principalement sur l'examen qui a été fait de la lettre du lieutenant-amiral Tromp, écrite aux états, à bord du vaisseau la *Hollande*, étant à la rade de Flessingue, du 13 du présent, par laquelle il fait rapport de ce qui s'est passé dans la derniere bataille navale donnée contre les Anglois, et de la conclusion qu'il en tire, comme il appert par

ce qui suit, et qui est tiré de sa lettre : « Présentement, Hautes-Puissances, je ne puis souffrir sans réparation, que, malgré mes fideles services, l'amiral de Ruiter, » ect. Sur quoi ayant délibéré, on a jugé que le susdit amiral Tromp, après de si grandes marques de la haine et de l'animosité qu'il a conçue contre le lieutenant-amiral de Ruiter, commandant en chef l'armée navale de l'état, ne pouvoit être continué dans son emploi, conjointement avec de Ruiter, sans exposer la flotte à une ruine inévitable, par le désordre et la confusion qui régneroient dans le commandement. Pour prévenir de si grands malheurs, il a été résolu, et l'on entend que la commission

de lieutenant-amiral de Hollande et de West-Frise, du college de l'amirauté d'Amsterdam, accordée par provision au susdit Tromp, sera révoquée et remise par les présentes, et qu'en conséquence, son emploi vaquant par sa démission, sera rempli par un autre officier de mérite; et, afin que le tout se fasse en bon ordre, l'affaire sera mise en exécution par la généralité, et le susdit Tromp sera ajourné, sans délai, par-devant leurs Hautes-Puissances; et à son arrivée, sa démission sera rendue publique, ainsi qu'il appartient.

Tromp se rendit à la Haye le 23 du même mois, se présenta le lendemain à l'assemblée des états. Le pensionnaire de Wit lui dit,

de la part de leurs Hautes-Puissances, que leur volonté étoit de retirer d'entre ses mains la commission de lieutenant-amiral du college de l'amirauté d'Amsterdam. Tromp lui répondit qu'il étoit près d'obéir aux ordres de leurs Hautes-Puissances, qu'il les remercioit d'ailleurs, des honneurs qu'elles lui avoient accordés. Cependant, comme on appréhendoit que les équipages ne se révoltassent, parce que les matelots étoient fort effectionnés à Tromp, les états lui défendirent de sortir de la Haye jusqu'à nouvel ordre; d'aller à la flotte ou d'y écrire, sous peine d'être regardé comme auteur des malheurs qui pourroient y arriver. On avoit effectivement

lieu de craindre que les matelots ne se révoltassent : tous aimoient Tromp, à cause de sa douceur et de son affabilité. On donna sa place à de Gent, colonel d'un régiment de marine. Ce fut ainsi que Tromp, après avoir donné les plus grandes marques de valeur, fut obligé d'abandonner le service de la marine.

Le comte d'Estrade, ambassadeur de France auprès des Etats-Généraux, voyant que Tromp étoit si maltraité dans sa patrie, crut qu'il ne feroit aucune difficulté de l'abandonner. Il lui proposa, de la part du roi son maître, une pension annuelle de cinquante mille livres. Tromp lui répondit : « Il est flatteur pour moi, qu'un grand

roi

roi comme Louis XIV, me fasse faire de pareilles offres; mais si je les acceptois, je prouverois que ma patrie a eu raison de m'humilier, puisque je suis capable de l'abandonner. Je veux que ma fermeté dans mon malheur, lui reproche seule la conduite qu'elle tient à mon égard : mon honneur et mon devoir demandent que je reste ici. »

D'après ce qu'on vient de lire et ce qu'on trouve dans la vie de Ruiter, tom. 2 de cette collection, p. 32 et sui. il paroît que Tromp ne répondit pas aux signaux de Ruiter; qu'il laissa couper sa division; ne songea qu'à combattre contre l'escadre bleue des ennemis, sans s'inquiéter de ce qui se

passoit au corps de bataille ; ce qui donna un mauvais exemple aux autres officiers de l'armée, qui abandonnerent leur général, le laisserent exposé à un danger si pressant, qu'un autre, moins courageux et moins habile marin que lui, y auroit péri.

Si-tôt que la flotte des Hollandois fut réparée, Ruiter se remit en mer ; alla attaquer les Anglois jusque dans la Tamise, où il leur brûla plusieurs vaisseaux. Voyez *sa vie, tom. 2, p. 72 et suiv.* La paix ayant été conclue à Breda le dernier jour de Juillet 1667, on mit les armes bas de part et d'autre.

La Hollande ne jouis pas longtems du fruit de la paix ; la France

et l'Angleterre se liguerent contre elle; lui déclarerent la guerre en 1672 par mer et par terre. Les François firent une invasion sur ses terres, et y commirent des ravages si terribles que les Hollandois, épouvantés, se hâterent de proclamer Guillaume III Stadhouder. Ce prince, sentant de quelle importance il étoit pour la république, dans une pareille conjoncture, d'employer tous ses bons officiers, tant de terre que de mer, résolut de réconcilier Ruiter et Tromp, et de rétablir le dernier dans les dignités qu'il avoit possédées. Il les engagea tous deux à venir dîner chez lui : il s'embrasserent, promirent réciproquement d'oublier le passé, et de vivre,

par la suite, comme freres. Cette réconciliation causa une joie générale : on se flattoit de voir les armées navales, conduites par ces deux grands hommes, triompher des forces de la France et de l'Angleterre réunies.

Lorsque Ruiter et Tromp furent arrivés à la flotte qui étoit assemblée au Texel, on mit à la voile, pour aller chercher les ennemis. Tromp invita Ruiter à dîner à son bord, avec tous les officiers généraux de l'armée navale : ils se firent encore des protestations reciproques d'une sincere amitié. Tous les officiers donnerent des assurances de leur zele et de leur attachement pour la patrie ; jurerent tous qu'ils étoient prêts à verser

pour elle jusqu'à la derniere goutte de leur sang. On se livra tellement à la joie et à la gaieté, qu'on étoit encore à table à quatre heures du soir. C'étoit le premier Juin 1673. Les gardes avancées firent signal qu'elles découvroient la flotte ennemie. Comme il étoit tard, les Hollandois virerent au nord-ouest, et se préparerent à livrer combat le lendemain. Les Anglois jeterent l'ancre à l'ouest des Hollandois, et se préparerent aussi au combat. Le lendemain le calme empêcha les deux armées de s'aborder. Le jour suivant, il s'éleva un gros tems, mêlé de pluie, et les deux flottes furent obligées de rester sur le fer. Le 4 et le 5, le vent fut encore plus fort. Enfin,

les deux armées s'engagerent le 7. Tromp, voyant venir à lui l'escadre du pavillon blanc, qui étoit commandée par le comte d'Estrées, tint ce langage aux officiers et aux matelots : « Vous sentez la nécessité dans laquelle vous êtes de vous acquiter de votre devoir, et de combattre avec courage : vous pouvez être sûrs de réussir, si vous suivez mon exemple. L'amitié et la tendresse que j'ai pour la patrie, notre mere commune, est le seul motif qui me guide. En venant en mer, je n'ai eu d'autre objet que de la délivrer des malheurs et des calamités qui sont près de l'accabler, et qui la menacent d'une ruine totale. J'aime mieux sacrifier ma vie pour elle,

que de souffrir que sa liberté soit opprimée, et que la nation hollandoise soit forcée de subir le joug insupportable d'une puissance étrangere et tyrannique. Nous avons un Dieu équitable : notre cause est juste. Je ne doute pas que nous n'ayons un heureux succès, si vous montrez du courage. » Chacun lui promit de faire son devoir. Lorsque la priere fut faite, il assembla ses matelots, leur dit : « Enfans, l'ennemi est près de nous : que chacun donne des marques de sa bravoure, et satisfasse aux engagemens qui l'ont fait venir à bord. Si vous le faites, je vous assure que je vous récompenserai : tout ira bien. „ Les matelots jeterent leurs bonnets en l'air, et crierent

tous d'une voix unanime : *Vive Tromp : allons au combat.* La bataille commença sur les deux heures après-midi, et dura jusqu'à dix heures du soir. Nous en avons donné les détails dans la Vie de Ruiter, tom 2, p. 158 et suiv. Nous dirons seulement ici que Ruiter et Tromp donnerent dans cette action les plus grandes preuves de courage et de capacité. Ruiter délivra Tromp, qui, se trouvant entre deux escadres ennemies, étoit près de succomber. Cette action changea la haine que Tromp avoit conçue autrefois pour Ruiter, en une amitié qui dura autant que leur vie.

Le 12 de Juin, la flotte hollandoise se trouva encore en état

d'attaquer les ennemis. De Ruiter assembla le conseil, où l'on décida qu'il falloit les chercher, et leur livrer un second combat. On les joignit le 14, et on les attaqua vers les quatre heures après-midi. Le lieutenant-amiral Tromp, qui avoit l'avant-garde, s'engagea avec l'escadre du pavillon bleu, commandée par le chevalier Edouard Sprag. De Ruiter attaqua, avec son escadre, celle du pavillon rouge, qui étoit commandée par le prince Robert. Le lieutenant-amiral Bankert, qui commandoit l'arriere-garde, fondit, sur l'escadre du pavillon blanc, que commandoit le comte d'Estrées. Tromp et le chevalier Sprag combattirent avec un acharnement qui tenoit de

la fureur : ils avoient commancé les premiers, et finirent les derniers. Le vice-amiral Sweers, qui commandoit une partie de l'escadre de Tromp, montoit *l'Eléphant*, meilleur voilier que le *Lion d'or*, sur lequel étoit Tromp. Il prit le devant, et alloit si vîte, que les autres ne pouvoient le suivre. Il se trouva engagé avec Sprag, n'étant soutenu que de trois frégates. Il combattit pendant quelque tems comme un lion en fureur ; mais, voyant que son vaisseau etoit tout délâbré, il prit le large, pour se radouber : Tromp regarda cete manœuvre comme une lâcheté. La nuit étant avancée les deux armées combinées se retirent vers la Tamise.

Le lendemain, les Hollandois, ne voyant plus d'ennemis, allerent mouiller à Schooneveld, d'où Tromp écrivit la lettre suivante aux Etats :

HAUTS ET PUISSANS SEIGNEURS,

« Hier à onze heures, ayant levé l'ancre avec un vent d'est, l'armée navale de Hollande fit un mouvement pour s'approcher des ennemis, qui démarerent en même-tems, et se retirent à petites voiles pour éviter le combat. A peine les eûmes-nous joints, que notre escadre, qui étoit l'avant-garde, s'engagea avec celle des ennemis qui étoit l'escadre du pavillon bleu ; ce qui commença vers les quatre heures après-midi. Le choc fut rude et opiniâtre : il ne disconti-

sans doute, bientôt informées, à quoi nous nous rapportons. Je ne vois pas que nous ayons perdu aucun vaisseau. Nous prions Dieu tout-puissant, de vouloir bénir de plus en plus le gouvernement glorieux de Vos Hautes-Puissances, » etc.

Deux jours après cette mémorable action, les députés des Etats se rendirent à bord de l'amiral, où l'on assembla le conseil de guerre, pour délibérer sur ce qu'on avoit à faire.

Lorsque les résolutions furent prises, Tromp reprocha en face au vice amiral Sweers, d'avoir lâché pied et pris la fuite devant l'ennemi, avec une partie de son escadre. « Vous n'attaquâtes pas

comme il falloit, ajouta-t-il ; et, lorsque vous fûtes engagé, vous ne soutintes pas encore, comme il falloit. Vous restâtes au-dessus du vent ; de maniere que les capitaines qui étoient rangés sous vous, furent obligés de vous abandonner, et de venir se joindre à moi : ils peuvent tous en rendre témoignage. »

Sweers répondit : « Les dommages que mon vaisseau a soufferts, le nombre des morts et des blessés qui sont dessus, me garantissent de l'injustice et de l'outrage que vous voulez faire à ma réputation : ils prouvent que je soutins fortement dans le commencement du combat ; mais, mon grand hunier ayant été emporté, je fus

obligé de me retirer, pour me radouber. Il me fut impossible de changer de vaisseau, parce que celui du capitaine de Jong étoit aussi mal traité que le mien, et que les frégates qui me soutenoient étoient trop petites, pour qu'on pût y arborer pavillon. Enfin, je fais serment devant Dieu, que ma conscience n'est point chargée du crime que l'on m'impute, et que je me suis acquitté de mon devoir, aussi bien que tout autre officier de l'armée. »

La querelle s'échauffa au point qu'ils en seroient venus aux mains, si les députés n'eussent interposé leur autorité pour les arrêter. On ordonna à Corneille Evertsz, à Van-Nés et à Jean Dik, d'aller

avec Van-Wow, fiscal de l'amirauté, visiter le vaisseau du vice-amiral Sweers, et de faire leur rapport au conseil de guerre, des dommages qu'il avoit reçus. Tromp joignit à son accusation quatorze dépositions, qui toutes se rapportoient à dire, qu'on avoit vu Sweers au-dessus du vent, fort éloigné de l'armée, sans qu'on en sût la raison.

Sweers présenta une liste des pertes et des dommages que son vaisseau avoit essuyés, et y joignit la déposition des commissaires et du fiscal, qui avoient déclaré hautement que s'ils avoient monté ce vaisseau, ils auroient été obligés d'en user comme le vice-amiral Sweers avoit fait. La liste des

morts et des blessés étoit signée par les chirurgiens de son navire.

Le prince d'Orange prit connoissance de cette affaire, et engagea le conseil de guerre à en renvoyer l'examen à un autre tems, afin qu'on pût la connoitre à fond. Tromp et Sweers y consentirent, et l'affaire resta là.

Les états-généraux ordonnerent de réparer promptement la flotte, de remettre en mer; de chercher les flottes combinées, et de leur livrer combat. Elle les joignit le 20 août 1673, les attaqua vers les neuf heures du matin. Voyez la *Vie de Ruiter*, *tom.* 2, *pag.* 187 *et suiv.* Nous observerons seulement que Tromp, qui étoit à l'ar-

riere-garde, combattit pendant près de huit heures contre le vice-amiral Sprach, qui commandoit l'escadre bleue des ennemis, et avec un courage que tout le monde admiroit; il le força plusieurs fois de changer de vaisseau. Le voyant sur une chaloupe pour en changer encore, il fit pointer dessus un canon, qui la renversa. Les Anglois se hâterent d'aller au secours de leur vice-amiral; mais ils le trouverent mort, ayant cependant la tête et les pieds hors de l'eau. Il tenoit la chaloupe si fortement, qu'on eut beaucoup de peine à en détacher ses mains. En prenant congé du roi d'Angleterre, il lui avoit promis d'amener le lieutenant-amiral Tromp,

mort ou vif, ou de perdre la vie lui-même. Ces fanfaronades sont ordinairement funestes à ceux qui les disent. Le vice-amiral Sweers, que Tromp avoit accusé de lâcheté dans le dernier combat, comme on l'a vu plus haut, fut tué dans celui-ci avec de Liefde, qui étoit aussi vice-amiral. Les états-généraux, pour honorer la mémoire des deux hommes qui étoient morts pour la défense de la patrie, leur firent élever des tombeaux, à leurs dépens.

Les officiers généraux écrivirent, chacun de leur côté, aux états-généraux, pour les informer du succès de cette derniere bataille. Voici la lettre de Tromp :

HAUTS ET PUISSANS SEIGNEURS,

« Les flottes royales de France et d'Angleterre avoient encore l'avantage du vent, le 20 du présent; mais le lendemain il se tourna à l'est-sud-est, et nous nous trouvames au-dessus, elles au-dessous. Notre armée n'étoit pour lors qu'à un mille du pays de Petten : nous virâmes le bord au nord, et les ennemis virerent au sud, sur les huit heures : nous fîmes le même mouvement, pour les suivre. Les flottes alliées étoient fortes de 150 voiles, grandes ou petites. Le lieutenant-amiral Bankert, ayant l'avant-garde, attaqua l'escadre du pavillon blanc. Le lieutenant-amiral de Ruiter, qui commandoit le corps de bataille, s'engagea avec le prince

Robert, qui commandoit aussi le corps de bataille des ennemis, et j'attaquai l'arriere-garde, ou l'escadre du pavillon bleu, commandée par Sprach. Nos navires les plus avancés vers le sud-est commencerent à faire jouer l'artillerie, et insensiblement le gros de l'armée navale s'engagea. Etant allé droit à l'amiral Sprach, je le canonai si terriblement, que son grand mât et celui de misaine furent rasés. Alors je me disposai à monter à l'abordage, ou à le réduire en cendres, par le moyen de mes brûlots; mais les vaisseaux de son escadre, qui le soutenoient, étant accourus à son secours, firent tant de résistance, que mon navire fut réduit dans un si pitoyable état, qu'il ne

pouvoit plus tenir la mer, et que je fus obligé de l'abandonner, pour monter la *Comete*. J'y fis arborer pavillon amiral, sur les deux heures après-midi. Cependant, les ennemis s'étant rendus maîtres du vent, les nôtres, bien loin de leur en laisser tirer quelque avantage, les attaquerent avec plus de courage et de bravoure, et les mirent dans un tel état, que leur escadre étoit presque ruinée. Nous la battîmes jusqu'à sept heures après-midi que nous la forçâmes d'abandonner la mer. J'espere que j'irai aujourd'hui à bord de l'*Eléphant*, vacant par la mort du vice-amiral Sweers : je ne sache pas que ce combat nous coûte un seul navire. Quant à ce qui s'est passé de re-

marquable dans les escadres de l'amiral de Ruiter et du lieutenant-amiral Bankert, je me persuade que les lettres de ces amiraux en ont pleinement informé Vos Hautes-Puissances, » etc.

L'armée navale de Hollande se tint en mer jusqu'au 23 septembre, qu'elle se retira dans les différens ports de la Hollande. Les officiers généraux se rendirent à l'assemblée des états, où on les remercia du zele et de l'attachement qu'ils avoient montré pour le service de la patrie dans les trois derniers combats qui s'étoient donnés. Ensuite on les récompensa, chacun en particulier, et l'on accorda une pension aux veuves des officiers qui avoient été tués.

Les trois victoires consécutives

que la flotte de Hollande remporta sur les deux flottes combinées de France et d'Angleterre, arrêterent les progrès que les François faisoient par terre sur les Hollandois. Les côtes de Hollande se trouverent débarrassées des deux flottes ennemies qui les tenoient assiégées; l'on en tira toutes les troupes qu'on y avoit mises pour les garder, et on les employa ailleurs. Le prince d'Orange voyant que la fortune commençoit à se déclarer pour les armes de la République, et que l'armée des états avoit été renforcées par des troupes Espagnoles, se hâta d'aller à Narde, pour en faire le siége. Après que le prince eut repris cette place, il joignit l'armée de l'Empereur, qui

qui étoit commandée par le comte de Montecuculi, et forma le siége de la ville de Bonn, qui fut prise le 12 de novembre 1673. Ces heureux succès rompirent entiérement les projets de la France et de l'Angleterre; forcerent ces Puissances d'abandonner les conquêtes qu'elles avoient faites avec une rapidité surprenante, parce qu'elles se trouverent dans l'impossibilité de les conserver, et d'entretenir en même-temps une armée en campagne, pour s'opposer au prince d'Orange et aux Impériaux.

Elles furent enfin obligées d'abandonner Woerde, Bommel, Utrecht, et généralement tout ce qu'elles avoient pris dans les provinces d'Utrecht, de Gueldre et

d'Overissel ; mais, avant leur retraite, elles tirerent des sommes immenses des habitans, et commirent les plus terribles ravages.

Les Etats-généraux résolurent de mettre en usage tous les moyens qu'ils crurent capables de les venger des François. Pour cet effet, ils firent équiper une flotte formidable, conclurent la paix avec l'Angleterre, par la médiation de l'Espagne, qui avoit déclaré la guerre à la France. La flotte étant prête, on résolut d'en envoyer une partie, sous la conduite de Ruiter, attaquer les possessions des François en Amérique ; l'autre, commandée par Tromp, fut destinée à aller sur les côtes de France, pour y faire une descente. Le ren-

dez-vous général fut Wielingen.

La flotte leva l'ancre le 24 de mai 1674, et chaque escadre alla à sa destination. Celle qui devoit se rendre sur les côtes de France, arriva le 26 devant Dunkerque, en partit le 27, avança vers Douvres. Le marquis de Fresno, ambassadeur du roi d'Espagne à la cour d'Angleterre, se rendit à bord de l'amiral, pour voir son escadre. Elle croisa sur la manche et aux environs de Torbay, jusqu'au 7 de juin, et mit toutes les côtes de France en allarme. Le 20, elle découvrit l'île d'Ouessant, qui est sur la côte de Bretagne. Les François allarmés fortifierent Brest, et y mirent des troupes.

Tromp, voyant qu'il étoit im-

possible de tenter aucune entreprise de ce côté, résolut d'aller à l'embouchure de la Loire. Le 23, sa flotte mouilla à l'est de Belle-Isle. Aussi-tôt que le duc de Chaulnes, Gouverneur de Bretagne, en fut informé, il fit assembler à Brest six mille paysans, qui furent renforcés le lendemain par quatre mille autres, et par quatre cents gentils-hommes à cheval. Il envoya ensuite ordre au marquis de Coëtlogon, de se jeter dans Belle-Isle, avec ce qu'il pourroit rassembler de troupes. Le marquis s'y rendit avec six cents fantassins et quatre-vingt gentils-hommes. Le nombre augmenta par la suite, et alla jusqu'à 3000 hommes. Le 24, l'escadre hollandoise mouilla

l'ancre à l'est du château : le 26, Tromp et le comte d'Horn, qui commandoit les troupes de terre, se mirent dans une chalouppe, et allerent reconnoître les endroits qui étoient propres à faire la descente. Lorsqu'ils furent de retour, ils ordonnerent aux officiers des troupes de terre, de se tenir prêts pour le lendemain. Dès la pointe du jour, on mit des soldats dans les chalouppes, et on les fit approcher des côtes. Les Hollandois mirent pied à terre, à la faveur du canon des vaisseaux ; se rangerent en ordre de bataille, et s'avancerent vers le château, que les vaisseaux commencerent à canonner avec la plus grande vigueur : les François, de leur côté, fai-

soient un feu continuel. Le 28, un détachement enleva le bétail qui étoit dans la campagne, et le conduisit à la flotte. Le 29, après-midi, une barque du château, arborant pavillon blanc, se rendit à la flotte. Un officier qui étoit dedans, présenta au lieutenant-amiral Tromp une lettre, de la part de M. de Lorgerie, gouverneur du château, par laquelle il le prioit de souffrir qu'il envoyât deux ou trois barques, pour pêcher du poisson, parce qu'il manquoit de rafraîchissemens, lui offrant d'en faire pêcher aussi pour les Hollandois; mais Tromp ne voulut pas lui accorder sa demande.

Le comte de Horn, qui, comme nous l'avons dit, commandoit les

troupes de terre, envoya à M. de Lorgerie un nombre assez considérable de prisonniers, tant hommes que femmes, et le pria de lui renvoyer dix-sept soldats Hollandois et un tambour, qui s'étoient écartés de l'armée, et avoient été enlevés par les François. M. de Lorgerie les renvoya. M. le comte de Horn les fit tirer au sort, et on en pendit deux, parce qu'ils avoient manqué aux ordres, en s'écartant de l'armée. Enfin les Hollandois, voyant qu'il leur faudroit employer beaucoup de tems pour prendre le château, se rembarquerent, emporterent avec eux trois pieces de canon, et une assez grande quantité de bétail.

Le 2 de juillet, la flotte hol-

landoise leva l'ancre, et alla mouiller à la baye de Bourgneuf, vis-à-vis de l'île de Noirmoutier, et fit les préparatifs pour une descente. L'amiral Tromp se mit dans une chaloupe, pour chercher l'endroit où elle pourroit se faire. Le 4, à la pointe du jour, on fit entrer toutes les troupes dans des chaloupes : lorsqu'on fut près de la côte, la plupart des soldats s'élancerent dans l'eau, et en avoient jusqu'à la moitié du corps. Ils avancerent vers les retranchemens que les François avoient faits sur la côte, et s'en rendirent maîtres après un léger combat. Les François se retirerent dans les terres, et abandonnerent le château. Les Hollandois y arborerent le pavillon

du prince d'Orange. Ils parcoururent la côte, où ils trouverent douze vaisseaux qu'on avoit fait échouer, et dix-sept pieces de canon, qu'ils porterent à la flotte : ils apprirent par les prisonniers, que l'on attendoit dans l'île un détachement de 5000 François ; que 500 y étoient déja arrivés.

Sur cet avis, le comte de Horn fit ses préparatifs, pour s'opposer à leur passage. Il laissa le capitaine Brakel, avec trois compagnies de matelots et soixante soldats dans le château, et le capitaine Hardenbroek, avec la compagnie de matelots de l'amiral Tromp, dans l'abbaye, afin de conserver ces postes, et conduisit le reste de l'armée à l'endroit où

il y avoit lieu de présumer que les François feroient leur descente. Lorsqu'il y fut arrivé, il apperçut, sur la terre ferme, à quelque distance du rivage, un gros de cavalerie et d'infanterie. Le 5 de juillet, deux brigantins, en forme de galeres et bien armés, venant de la Rochelle, aborderent à l'île: leurs équipages ignoroient que les Hollandois y avoient fait une descente : ils furent obligés de se rendre.

Avant d'entrer dans les détails de cette expédition, nous croyons qu'il est à propos de faire la description de l'île de Noirmoutier. Elle est située sur la côte de France, aux extrémités de la Bretagne et du Poitou, vers l'em-

bouchure de la Loire ; elle a environ trois lieues de long, et sept de tour : elle est fort étroite, depuis la Barre de Mont jusqu'à Barbâtre ; mais elle s'élargit en approchant de la ville de Noirmoutier. Il y a deux paroisses ; l'une, nommée S. Philibert, est dans la ville ; l'autre, qu'on nomme S. Nicolas, est dans le fauxbourg de Barbâtre. Il y a environ deux mille maisons dans l'île. On y trouve beaucoup de marais salans. L'espace qui est entre cette île et la terre-ferme du bas Poitou, n'est que de cent cinquante pas, et est presqu'à sec, lorsque la marée est basse ; de maniere qu'on y peut faire passer plusieurs personnes de front.

Tromp rangea ses vaisseaux de maniere à empêcher les François de profiter du passage, pour venir au secours de l'île. Il envoya deux frégates et huit brûlots, parcourir ces parages : elles rencontrerent, près de l'île Sainte-Marthe, une frégate de 40 pieces de canon, la firent échouer et la brûlerent : il envoya en outre deux brigantins et deux iachts croiser à la hauteur de Brest, afin de ruiner les pêcheurs François, et de s'en rendre maîtres, s'il étoit possible ; ce qui fut exécuté. Enfin les Hollandois, après avoir jeté la désolation sur ces côtes, résolurent de quitter l'île de Noirmoutier ; mais, avant de partir, ils pillerent les habitations, firent

sauter

sauter le château, comblerent les retranchemens qui étoient le long de la côte, prirent des ôtages pour la somme de 42000 liv. de contribution, et mirent à la voile, le 22 juillet. On assembla les habitans des environs, on fit défiler des troupes; mais le mal étoit fait. Les prisonniers assurerent aux Hollandois, que la misere des peuples qui habitoient ces côtes, étoit extrême, que la cavalerie françoise pilloit leurs maisons, et les traitoit avec plus de cruauté que n'auroient fait les ennemis mêmes. On trouve dans l'histoire des traits qui étonnent et affligent en même-tems.

Après cette expédition, la flotte hollandoise prit la route de Cadix,

où elle arriva le 26. En entrant dans la baye, elle fit une décharge de 60 coups de canon. Tous les officiers de marque qui se trouverent dans ce pays, allerent à bord de l'amiral. Dom Diego de Cavaliero s'y rendit le 29, pour complimenter le comte de Horn et le lieutenant-amiral Tromp. Ils lui rendirent tous les honneurs qui étoient dus à son rang : on but à la santé du roi d'Espagne, des Etats-Généraux et du prince d'Orange. Le 31, Tromp et les officiers généraux de la flotte mirent pied à terre, et entrerent dans Cadix. Ils y furent reçus avec de grands honneurs. Le gouverneur alla au-devant de Tromp à pied, suivi de son carrosse; le conduisit

à son hôtel ; le traita avec la plus grande magnificence, le fit saluer par le canon du château. Tromp alla ensuite rendre visite au consul de sa nation, et retourna le soir à son bord. Le comte de Horn se rendit à Madrid, pour conférer avec les principaux ministres d'Espagne, sur ce qu'on devoit entreprendre contre la France. Le 7 de septembre, la flotte leva l'ancre, et entra dans la Méditerranée ; mais l'hiver commençoit à approcher, et les Etats-Généraux envoyerent ordre à Tromp de ramener la flotte en Hollande : elle arriva au Texel le 4 de décembre et y désarma.

Le roi d'Angleterre avoit souvent entendu faire l'éloge du cou-

rage et des talens du lieutenant-amiral Tromp : il conçut le desir de le voir ; le fit prier par les comtes d'Arlington et d'Assery, qui étoient à la Haye, de passer à la cour de Londres, et d'y faire un séjour de quelques semaines, afin que sa majesté Britannique eût le tems de converser avec lui. L'année précédente, ce monarque avoit fait faire la même invitation à Ruiter, qui refusa de s'y rendre, sous différens prétextes, comme on le voit dans sa Vie, tom. 2. Tromp étoit plus jeune, et par conséquent plus avide d'honneurs : il fit promptement les préparatifs de son voyage. Le prince d'Orange aimoit beaucoup Tromp ; il étoit d'ailleurs flatté de voir qu'un grand

roi marquât tant d'égards aux sujets d'une république dont il étoit le chef : il le conduisit jusqu'à la Brille, où trois iachts l'attendoient, pour le transporter en Angleterre avec son cortege, qui étoit assez considérable. Lorsque Tromp s'embarqua, la ville et les iachts le saluerent de plusieurs volées de canon ; il arriva à Londres le 16 de janvier 1675. Le duc d'Yorc', les ducs de Mommouth, de Bukkingam, et tous les grands du royaume allerent au-devant de lui. Le peuple accouroit en foule pour le voir : les rues étoient si remplies de monde, qu'on avoit peine à y passer. Il alla un jour à la bourse : elle est très-spacieuse, cependant elle pouvoit à peine contenir la

quantité de peuple qui s'y trouva.

Quoiqu'il eût acquis la plus grande partie de sa réputation dans les batailles qui s'étoient données entre les armées navales d'Angleterre et de Hollande, le roi d'Angleterre voulut lui donner des preuves éclatantes du cas qu'il faisoit de son mérite et de ses talens. Il l'éleva à la dignité de baron d'Angleterre, et la rendit héréditaire dans sa famille. Il déclara en même-tems, qu'au défaut d'enfans mâles, son frere, Martin Harpertsz Tromp, bourgmaître de Delft, lui succéderoit dans cette qualité, et après lui, ses enfans mâles; que si celui-ci n'en avoit point, la qualité de baron d'Angleterre seroit conférée à son troi-

sieme frere, Adrien Tromp, capitaine de cavalerie, au service des Etats-Généraux. Sa majesté en fit expédier les lettres-patentes par le grand-chancelier du royaume. Peu de jours après, Tromp prit congé de sa majesté, qui lui fit présent de son portrait, enrichi de diamans. Il partit sur la fin du mois de février, et retourna en Hollande.

La France, pour se venger des puissances qui avoient prêté des secours aux Hollandois, même de celles qui l'avoient abandonnée, chercha à faire de nouvelles alliances: elle parvint à allumer la guerre dans le nord, afin d'occuper les armes des alliés de la Hollande; mit la Suede dans ses intérêts.

Louis XIV envoya M. de Feuquieres, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, auprès du roi de Suede. Charles IX, à la sollicitation de ce ministre, mit le général Wrangel à la tête d'une armée assez considérable, avec ordre d'entrer dans l'électorat de Brandebourg.

Wrangel s'empara d'abord du passage de Lokkenits, de Zedenik et de Bernaw; se rendit ensuite maître de Landsbergen, du vieux et du nouveau Rupin, et de Kopenigen. L'électeur, craignant que les Suédois n'envahissent tous ses états, se rendit à la Haye, où l'on conclut une alliance entre le roi de Danemarck, l'électeur de Brandebourg, les ducs de Brunswic,

de Lunebourg et les Etats-généraux des Provinces-Unies. Toutes ces puissances s'engagerent à se secourir mutuellement contre la France et la Suede. En conséquence, il fut arrêté que la république de Hollande équiperoit une escadre de neuf vaisseaux de guerre; qu'elle l'enverroit dans le Sund, pour secourir le duc de Brandebourg.

Le 18 de juin 1675, les Etats-Généraux déclarerent ouvertement la guerre à la Suede; peu de jours après, l'Espagne en fit autant. Les Suédois, pour parer les coups qu'on vouloit leur porter, se hâterent d'entrer dans le Havelland; s'emparerent de plusieurs places; l'électeur de Brandebourg rassem-

bla promptement ses troupes ; marcha contre eux ; les força d'abandonner Ratenau, dont ils étoient maîtres ; battit leur armée.

Le roi de Danemarck déclara aussi la guerre à la Suede, et son armée navale ayant été renforcée par neuf vaisseaux hollandois, il l'envoya dans la mer Baltique, pour croiser sur les côtes de la Poméranie ; assembla son armée de terre à Gadebusch. Sa majesté Danoise et l'électeur de Brandebourg s'y rendirent peu de tems après, tinrent conseil sur ce qu'ils avoient à faire. Le roi de Danemarck s'avança vers Wismar ; fit bloquer cette place par six régimens ; entra avec le gros de son armée dans la Poméranie, assiégea

Damgarten. Le duc de Brandebourg conduisit une armée dans le pays de Breme, et le général Swerin s'empara de l'île Wollyn, avec un corps de troupes composé de 3000 Brandebourgeois. Damgarten et Wismar ne tarderent pas à se rendre.

Le roi de Suede fit équiper une flotte formidable, sur laquelle on embarqua dix mille hommes de troupes réglées, dans le dessein de tenter quelque entreprise sur l'île de Zélande; mais cette flotte fut battue par une tempête si terrible, qu'elle se trouva forcée de rentrer dans ses ports, après avoir perdu quelques vaisseaux. L'armée navale de Danemarck avoit aussi mis en mer, sous les ordres de l'amiral

Adélaar ; mais ne voyant point paroître celle de Suede, elle se retira.

Au commencement de l'année 1676, les Suédois eurent quelques avantages sur leurs ennemis ; mais la fortune les abandonna bientôt. Au printems, le roi de Danemarck et les états-généraux envoyerent dans le Sund une flotte composée de quarante vaisseaux de guerre, dont vingt-cinq Danois, quinze Hollandois, et en donnerent le commandement au lieutenant-amiral Tromp. Il sortit du Texel le 7 de mai, avec les quinze vaisseaux de guerre qu'on destinoit pour le nord, et auxquels se joignirent plusieurs vaisseaux marchands : il arriva le 12 à la rade de Copenhague. Deux jours après son débarquement, le roi

roi de Danemarck, voulant exciter son zele, et l'attacher à ses intérêts, le fit chevalier de l'ordre de l'Eléphant.

Sa majesté danoise avoit envoyé, au commencement de juin, l'amiral Niels Juël dans la mer baltique, avec une escadre de 26 vaisseaux. A peine y fut-il arrivé, qu'il découvrit l'armée navale de Suéde : elle étoit composée de 44 vaisseaux de guerre. Il la joignit le 4 à six heures du soir, et lui livra combat entre Schoonen et Bornholm. Quique les Suédois fussent supérieurs aux Danois, tant par le nombre des vaisseaux que par les équipages, ils n'oserent les aborder ; se tinrent toujours à une distance si éloignée, qu'à peine leurs

boulets arrivoient jusqu'aux vaisseaux danois. Ceux-ci couperent cinq vaisseaux suédois du gros de leur armée ; mais le calme qui survint tout-à-coup, les empêcha de les poursuivre : ils leur lâcherent des bordées jusqu'à la nuit.

Le lendemain, dès six heures du matin, les deux armées se préparerent à un nouveau combat. Les Suédois, ayant l'avantage du vent, s'avancerent en bon ordre sur les Danois : l'action commença avec un courage égal de part et d'autre ; mais elle ne dura pas longtems : les Suédois se retirerent près de Blekin. Les Danois, qui étoient inférieurs en nombre, crurent qu'il y auroit de l'imprudence à les poursuivre ; ils se retirerent aussi. La

bataille finit à dix heures du matin, et aucune des deux armées ne pouvoit se flatter d'avoir eu l'avantage sur l'autre : les Danois avoient cependant pris une galiote suédoise, monté de dix piéces de canon et de trente hommes d'équipage.

Si-tôt que la nouvelle de ce combat fut arrivée à Copenhague, le lieutenant-amiral Tromp mit à la voile avec son escadre, et alla joindre celle de l'amiral Juël. Dès le lendemain de son arrivée, il se disposa à attaquer les Suédois. Ce troisieme combat fut beaucoup plus terrible que les deux précédens. Tromp en donne lui-même le détail, dans une lettre qu'il écrivit aux états-généraux. La voici :

HAUTS ET PUISSANS SEIGNEURS,

« Depuis la derniere lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à vos hautes puissances le 5 de ce mois, du Konings-Diep, nous sommes sortis de la rade. Le 7, nous nous sommes rendus à l'armée navale, qui étoit à l'ancre entre Stede et Valsterbon. Le 8, le vent étant est-sud-est, nous levâmes l'ancre avec toute l'armée, et nous mîmes le cap au sud. Nous continuames notre route jusqu'à l'entrée de la nuit, que nous moillâmes au sud-est, quart à l'ouest de Stede. Le 9, à la pointe du jour, nous démarames avec un vent sud-ouest : et après avoir passé Valsterbon,

nous découvrîmes l'armée navale des ennemis, forte de 50 voiles, grandes et petites, au rapport de nos gardes avancées. Le vent ayant commencé à fraîchir l'aprés-midi, et les ennemis en ayant l'avantage, ils s'en servirent pour s'éloignes de nous, de maniere que nous avions beaucoup de peine à les suivre. La nuit suivante, nous les poursuivîmes à toutes voiles; mais il changerent de route, et se déroberent à notre vue. Je détachai sept frégates légeres, pour les reconnoître de nouveau. Sur le midi, nous les apperçumes au sud-est de notre armée navale. Alors nous donnâmes le signal de notre flotte, de faire force de voiles, pour aller à eux; et nous le poursuivîmes jus-

qu'à l'entrée de la nuit. Le 11 de juin, avant midi, nous les apperçumes encore au sud de Oléand, et nous les approchames de si près, qu'ils furent forcés de se ranger en bataille, le vent étant ouest-nord-ouest, et nous en avions l'avantage. Alors les deux armées navales s'engagerent; et, si-tôt que le combat fut commencé, le vaisseau les *Trois Couronnes*, monté de 134 piéces de canon, et commandé par l'amiral général suédois, fut renversé, et sauta en l'air, sans que je sache par quel accident, puisqu'à peine je lui avois lâché quelques bordées. Alors toute l'armée ennemie parut prendre la chasse. je fis sur-le-champ donner le signal d'attaquer de toutes parts et de fondre

sur elle avec le gros de notre armée. Ce mouvement l'arrêta tout-à-coup : nous virames le bord au sud, et je m'approchai du flanc de l'amiral ennemi chef, de l'escadre du pavillon jaune, monté de 96 piéces de canon ; je le chargeai vigoureusement, aussi-bien que les autres vaisseaux qui le soutenoient. Après un combat d'une heure et demie, le grand mât de l'amiral fut renversé : je le forçai de baisser pavillon, et de demander quartier. Je lui accordai, à cause de la vigoureuse résistance et du courage qu'il venoit de faire paroître, et je fis détacher ma chaloupe, pour l'aller prendre ; mais ce fut trop tard, car un de nos brûlots l'accrocha, sans considérer qu'il avoit baissé pavillon,

et que je n'avois point donné le signal pour monter à l'abordage ; il le reduisit en cendres ; et ce beau vaisseau périt avec tout son équipage, qui étoit de 650 hommes. Cinqante hommes seulement furent sauvés par le moyen d'une chaloupe. La flotte ennemie, voyant que la victoire se déclaroit pour les Danois, prit le large, et se déroba, à force de voiles, à la poursuite des vainqueurs. Elle laissa derrière elle le vaisseau le *Neptune*, monté de 44 piéces de canon, et de 198 hommes d'équipage : il fut pris par le capitaine Van-Zyl. Nous en prîmes encore un autre, qui étoit de la même force. Les ennemis firent tout leur possible pour me réduire en cendres, mais leur brû-

lots furent toujours repoussés. D'ailleurs, une chose surprenante, et qui marque que la justice et la bénédiction du ciel se sont déclarées pour les armes des alliés, c'est que leurs vaisseaux ont été très-peu endommagés, dans une action si mémorable : ils n'en ont perdu aucun. Le mien a souffert dans ses voiles, dans ses cordages, et a reçu quelques coups de canon à fleur d'eau. Mon premier capitaine, Adrien Akkersloot est mort dans le lit d'honneur, aussi-bien que mon second capitaine Teunisz. Van-Auten a eu le bras droit emporté d'un coup de canon, en déployant le plus grand courage. Le capitaine qui commandoit les troupes de terre a perdu un œil : j'ai eu

dans mon vaisseau cent morts ou blessés. Depuis avant hier au soir, nous sommes occupés à donner la chasse aux ennemis, pour profiter de leur déroute. Nous vîmes avant-hier au matin trois de leurs vaisseaux échouer, et vers le soir, un de leur plus gros vint heurter contre les écueils de Westehwik. Nous leur avons encore pris une frégate montée de 16 piéces de canon, et un iacht monté de 6. Je ne sais ce qui s'est passé dans l'escadre de l'amiral Niels Juël ; je n'en ai rien appris depuis le combat. Puisque les débris de l'armée ennemie se sont retirés dans les premiers ports qu'ils ont pu rencontrer, pour se dérober à notre poursuite, et qu'aucun de ses vaisseaux ne

paroît en mer, nous avons résolu de nous rendre à Stede ou au *Bogt-Van-Kuic*, pour nous aboucher avec sa majesté danoise, et prendre les ordres qui seront jugés convenables à l'état des affaires présentes. Je prie Dieu de vouloir bénir de plus en plus le gouvernement de vos hautes puissances, et de rendre par-tout leurs armes victorieuses et triomphantes », etc.

Les pertes que les Suédois firent dans cette bataille, furent de dix vaisseaux de guerre, du nombre desquels furent deux amiraux, une frégate et un iacht. Le nombre de leurs morts et blessés fut considérable. Tromp dit dans la lettre qu'il écrivit aux Etats-Généraux, qu'il ignoroit comment le feu avoit

pris au premier vaisseau amiral. On apprit par la suite les détails suivans. Il passoit pour un des plus beaux qui eût encore paru sur les mers du nord. Il étoit monté de 134 piéces de canon de fonte, de 1100 hommes d'équipage. A l'approche de la flotte combinée, l'amiral Keuits, qui le montoit, avoit ordonné qu'on mît le canon d'un côté, dans ses embrasures, afin qu'il fût prêt à tirer toute une bordée à la fois. Lorsque cette opération fut faite, il commanda aux canonniers de passer de l'autre côté; mais ils avoient oublié d'attacher le canon; le vaisseau pencha sur son autre flanc; tout l'artillerie sortit des canonnieres et tomba sur l'autre côté, ce qui fit renverser

verser le vaisseau. A ce malheur, s'en joignit un autre encore plus grand : les mêches tomberent toutes allumées sur les poudres, et le vaisseau sauta quelques momens après.

Les Danois poursuivirent la flotte suédoise jusqu'auprès de Stocholm, et l'amiral Tromp conduisit son escadre vers le Sund : il alla mouiller à Koogercht. On fit de grandes réjouissances à Copenhague, pour la victoire qu'il venoit de remporter sur les Suédois. Le roi de Danemarck voulut profiter de cette victoire, pour pousser plus loin ses conquêtes. Il envoya ordre à l'amiral Tromp de se rendre avec l'armée combinée à Vistad, pour tenter une

descente dans le Schonen, tandis qu'il tâcheroit d'en faire une par un autre côté, avec son armée de terre. Tromp exécuta les ordres du monarque avec toute la diligence possible. Il arriva devant la capitale de cette province, le 6 juillet 1676, fit passer un trompette dans une chaloupe, pour aller sommer le gouverneur de rendre la place. Veersen, c'étoit le nom du gouverneur, répondit que la garde de cette place lui avoit été confiée; qu'il étoit de son devoir de la défendre en brave soldat, contre tous ceux qui l'attaqueroient, et qu'il le rempliroit.

Sur cette réponse, Tromp forma en détachement de quatre frégates et de trois galeres; l'envoya ca-

nonner la ville : mais le calme empêcha qu'on exécutât ses ordres ce jour-là. Le lendemain, les frégates s'étant approchées des murailles jusqu'à la portée du mousquet, commencerent à les canonner. L'après-midi, l'amiral Tromp alla les joindre avec quatre autres frégates, fit faire un si grand feu, que les assiégés n'osoient paroître sur les remparts. Il ordonna ensuite à trois mille hommes de mettre pied à terre, et d'aller se ranger des deux côtés de la ville. Le gouverneur envoya sept cents hommes de pied, pour s'opposer à leur descente ; mais le canon des frégates foudroyoit la côte ; les Suédois furent obligés de se retirer, après avoir perdu cent cinquante

hommes. Les Danois firent leurs descentes, et allerent se camper près de la ville. Alors l'amiral Tromp fit descendre toutes ses troupes à terre, et leur ordonna de se tenir prêtes à faire une attaque générale. Avant de la commencer, il jugea à propos de sommer encore le gouverneur de se rendre. Plusieurs habitans arriverent à son camp, lui dirent que les Suédois avoient abandonné la ville; mais qu'avant d'en sortir, ils l'avoient minée. Tromp s'en empara; fit éventer les mines; y établit une garnison assez considérable pour la défendre, en cas que les Suédois voulussent se mettre en devoir de la reprendre.

Le 8 de juillet 1676, le roi de

Danemarck fit embarquer 18000 hommes, tant cavalerie qu'infanterie, sur une flotte de cinq cents vaisseaux de guerre et de transport; alla mouiller le lendemain devant Raa, sur la côte de Schonen, entre Helsinburg et Landtskroon : il étoit accompagné du prince son frere, et de ses généraux d'armée. Sa Majesté ayant appris que les troupes suédoises marchoient vers Vistad, commanda à ses troupes de faire une descente; de débarquer toute l'artillerie et toutes les machines de guerre qui la suivoient; forma un détachement pour aller investir Helsinbourg, dont elle se proposoit de faire le siége. Ce prince s'en rendit maître sans beaucoup de résistance : mais

le château tint jusqu'au 14, qu'il se rendit à discrétion, voyant qu'il n'avoit aucun secours à espérer.

Sa Majesté Danoise, voyant que les Suédois ne pouvoient s'opposer à ses conquêtes, quoique leur roi fût à la tête d'une armée assez considérable, et ayant appris qu'ils s'étoient même retirés au-delà de Christianstad, voulut profiter des avantages que la fortune lui présentoit. Elle partit le 15 du même mois avec toute son armée, marcha droit à Landskroon; l'attaqua l'épée à la main, et s'en empara. De là elle marcha à Christianstad, et l'emporta aussi-tôt. Pendant ce tems, une autre armée danoise faisoit de très-grands ravages dans la Norvege; soumettoit des villes,

en mettoit d'autres à contribution. Le roi de Danemarck, informé que les Suédois avoient démoli la forteresse de Christianopel, et considérant que cette place étoit fort importante pour lui, envoya ordre à l'amiral Tromp de s'y rendre avec l'armée navale. Tromp y arriva vers le 15 de septembre, s'en empara; fit réparer les fortifications, et la rendit plus forte qu'elle n'étoit auparavant.

La Suéde étoit alors entamée de tous côtés : l'électeur de Brandebourg étoit entré, sur la fin du mois de juin 1676, dans la Poméranie; s'étoit rendu maître de la forteresse de Tribsée, et avoit par-là rompu les desseins des Suédois de ce côté. Il prit peu de tems

après le fort de Pennemunder, les forteresses de Staden et d'Anklam, du pas de Lokkenits, de la ville de Demmin, etc.

Après ces expéditions, les flottes combinées allerent à Copenhague; les Danois désarmerent, et les Hollandois resterent à la rade. On laissa seulement en mer deux escadres, sous le commandement des amiraux Bielke et Rotsteyn, pour croiser dans la mer Baltique. L'amiral Rotsteyn s'avança avec son escadre devant Karelshaven, qui étoit assiégé par les Danois. Il mit à terre du canon et des troupes, pour aider aux assiégeans à presser la place.

Le roi de Suede, voyant qu'il n'y avoit pas d'autre moyen d'ar-

rêter les conquêtes des Danois, que de leur livrer bataille, marcha à eux avec une armée de 18000 hommes, avança vers Helsinburg, s'en rendit maître; assiégea le château où les Danois s'étoient retirés : mais ils firent une si vigoureuse défense, qu'il fut obligé d'abandonner son entreprise.

Le roi de Danemarck, ayant appris que les Suédois étoient en marche, et que leur souverain étoit à leur tête, alla se poster entre Landskroon et Helsinburg, afin de leur couper le passage, et de les empêcher de pénétrer plus avant dans le pays. Les deux armées se trouverent bientôt en présence, chacune ayant son roi à sa tête, et n'étant séparées que par une

riviere. C'étoit au mois de décembre : la riviere qui les séparoit fut glacée. Les Danois en profiterent pour la passer et attaquer les Suédois le 14 du même mois. Ce jour-là, les deux monarques combattirent à l'envi et déployerent le plus grand courage, s'exposant au péril comme les simples soldats. Les avantages furent si égaux, que les deux partis s'attribuerent la victoire. Quoi qu'il en soit, il est certain que le combat fut opiniâtre et sanglant : il resta plus de 90000 hommes sur le champ de bataille.

Les rigueurs de l'hiver, qui sont ordinairement terribles dans le Nord, ne furent pas capables d'engager les deux rois à suspendre leurs coups ; ils étoient trop ani-

més l'un contre l'autre. Le roi de Suede se mit à la tête de son armée, et marcha dès le mois de janvier 1677 vers Helsinburg ; s'en rendit maître le 9. A cette nouvelle imprévue, le roi de Danemarck fit sortir ses troupes de leur quartier, et leur ordonna de marcher contre les Suédois, pour arrêter leurs progrès.

Ce monarque, croyant qu'il étoit important pour lui d'avoir une puissante armée navale, résolut de faire toutes les instances possibles auprès des Etats-Généraux, pour les engager à envoyer au printems un renfort de vaisseaux de guerre dans la mer Baltique. Pour réussir, il résolut de mettre Tromp tout-à-fait dans ses

intérêts. Nous avons vu qu'il l'avoit fait chevalier; il l'honora du titre de comte. Les ames élevées, comme l'étoit celle de Tromp, sont toujours sensibles aux honneurs, aux dignités. Il promit au roi de Danemarck d'aller à la Haye, solliciter auprès des états le renfort qu'il desiroit. Il partit de Copenhague le 19 de février, et n'arriva à la Haye que le 20 du mois de mars, parce qu'il essuya plusieurs tempêtes qui arrêterent sa marche.

Peu de tems après son arrivée en Hollande, le prince d'Orange se mit à la tête de l'armée des états, pour aller au secours de S. Omer, que les François assiégeoient. Tromp l'accompagna dans

cette

cette expédition. Il n'en étoit pas encore revenu, lorsqu'on apprit que Ruiter étoit mort de la blessure qu'il avoit reçue dans la bataille qui s'étoit donnée sur les côtes de la Sicile, entre l'armée navale de France et celle des états. On jugea qu'il n'y avoit personne qui fût plus en état de remplacer ce grand homme dans la dignité de lieutenant-amiral-général de Hollande et de Westefrise, que Tromp : on la lui conféra le 29 avril, et on lui accorda la permission de faire encore une campagne au service du roi de Danemarck. Au commencement du mois de mai, il fut reconnu lieutenant-amiral-général dans tous les colleges de l'amirauté de la république.

Les Etats-Généraux, convaincus que leurs intérêts demandoient qu'ils soutinssent un allié aussi important que le roi de Danemarck, firent équiper une escadre de quinze vaisseaux, pour l'envoyer à son secours ; en donnerent le commandement au lieutenant-amiral-général Tromp, avec la liberté de choisir les officiers généraux qui commanderoient sous lui. Il prit pour amiral Willem Bastiaansz, pour vice-amiral Jean Van-Nez, pour contre-amiral Philippe Allemonde, et parti le 29 juin 1677.

Pendant que les Hollandois étoient occupés à préparer des secours au roi de Danemarck, ce prince déployoit son courage contre les Suédois. Il étoit à la tête

de ses troupes de terre, et arrêtoit tous les efforts de ses ennemis. Son armée navale, commandée par l'amiral Niels Juël, avoit attaqué celle de Suede le 4 de juin près de Rostok; avoit pris le vaisseau amiral, qui étoit de 60 piéces de canon et 300 hommes d'équipage; un autre, de 74 piéces de canon et de 400 hommes d'équipage; enfin quatre autres, qui étoient de moindre force, deux iachts; et réduit en cendres un brûlot. Cette victoire n'avoit coûté aux Danois que 70 à 80 hommes, parmi lesquels il ne se trouvoit pas un seul officier de marque.

Ces heureux succès engagerent le roi de Danemarck à tenter la

conquête de quelque place importante. Pour cette effet, il fit marcher son armée du côté de Maalmuyen, dans le dessein de l'assiéger, parce que cette conquête lui ouvriroit tout le pays de Schoonen; mais il y trouva une si vigoureuse résistance, qu'il fut obligé d'abandonner son entreprise, après dix-huit jours de siége. Le 11 de juillet, la flotte suédoise, composée de quarante voiles, se mit en mer, chercha celle de Danemarck, qui étoit beaucoup inférieure en forces; la joignit le lendemain, et l'attaqua. Le courage des Suédois, secondé par le nombre, leur procura d'abord de l'avantage; mais ils ne tarderent pas à éprouver que les Danois avoient

plus d'expérience et étoient plus habiles dans la manœuvre : les derniers se rendirent maîtres du vent, et couperent la flotte suédoise en deux. Juël, amiral danois, soutint, avec une intrépidité incroyable, le feu de six vaisseaux danois. Son navire, nommé *Christianus Quintus*, fut si maltraité, qu'il se trouva obligé d'en changer; il monta le *Fredericus Tertius*. Le gros de la flotte suédoise, ne pouvant résister aux efforts des Danois, prit chasse, et laissa aux ennemis un très-grand nombre de vaisseaux. Le vice-amiral Bielke se rendit maître du *Mars*, monté de 72 piéces de canon; le contre-amiral Floris Karstensz prit le *Jules-César*, monté de 60 piéces

de canon; le capitaine Van-Vache s'empara du *Loup-Volant*, monté de 56; le capitaine Dreyer prit le *Lion Suédois*. Le *Dragon* de 64, échoua sur la côte; le *Saturne* fut réduit en cendre; le *Jupiter* de 60, et un autre moins considérable, coulerent à fond, etc. Enfin, les Suédois perdirent un nombre considérable de vaisseaux, et plusieurs de leurs officiers généraux furent fait prisonniers. Sur la fin du combat, l'escadre que les Hollandois envoyoient au secours du roi de Danemarck, parut dans le Sund, sous la conduite du lieutenant amiral Willem Bastiaanzs. Tromp s'étoit rendu à Copenhague, pour conférer avec le roi sur ce qu'il devoit faire. Bastiaansz coupa

le passage à trois vaisseaux suédois qui s'étoient rendus à Malmuyen, dans le dessein de se retirer à Goltenburg. Lorsque Tromp fut arrivé à la flotte, on décida dans le conseil de guerre, qu'il falloit attaquer les trois vaisseaux suédois, et les réduire en cendres, si on ne pouvoit venir à bout de s'en rendre maître. Tromp commanda aux capitaines Tyloor et de Bois d'aller les attaquer. Tyloor brava le feu de la place, se posta entre deux de ces vaisseaux, fit un feu si terrible sur eux, qu'il en coula un à fond, et se rendit maître de l'autre : de Bois réduisit le troisieme en cendres.

Ce fut la seconde victoire navale que les Danois remporterent sur

les Suédois. Le 24 de juillet, les armées de terre se livrerent un combat terrible près de Landtskroon. Les deux rois du Nord y commandoient encore leur armée. Les soldats, excités par la présence de leurs monarques, qui s'exposoient comme eux aux plus grands dangers, firent de part et d'autre des prodiges de valeur : cinq mille hommes périrent. Il paroît que la victoire fut cependant du côté des Suédois ; ils resterent maîtres du champ de bataille et de la campagne. Les Danois se retirerent à Landtskroon, pour réparer leurs pertes.

Peu de tems après, Guldenlew, gouverneur de Norvege, forma une entreprise sur Mastrand, où

il y a un port très-commode, et dans lequel un grand nombre de navires peuvent se retirer en tout tems. Cette ville est dans une île de même nom, environnée de rochers : on y trouve deux autres villes assez considérables, qui sont, Karelstein et Gustaafsburg. Les Danois s'y transporterent et attaquerent Marstrand, le 28 juillet 1677, et s'en rendirent maîtres en moins de deux heures : bientôt ils eurent fait la conquête de toute l'île, s'emparent ensuite de Jempterland, qui leur avoit autrefois appartenu. Le roi de Suede fit marcher des troupes, pour arrêter les conquêtes que les Danois faisoient de ce côté ; mais elles furent battues, et se retirerent.

Pendant que le roi de Danemark triomphoit des Suédois sur terre, Tromp, qui commandoit les forces de mer, faisoit des ravages terribles sur leurs côtes. On avoit trouvé dans les navires suédois qui avoient été pris, des ordres par lesquels on devoit porter le fer et le feu dans toutes les îles qui appartenoient au roi de Danemarck, si on remportoit la victoire. Tromp en fut si indigné, qu'il résolut de leur faire sentir à eux-mêmes tous les effets de la cruauté qu'ils se proposoient d'exercer. Il ordonna à Muller de se mettre à la tête de deux cents soldats et de cent matelots; d'entrer dans le Smaland, d'y mettre tout à feu et à sang; au vice-ami-

ral Spaan, de passer dans l'île d'Euland. Ces ordres furent ponctuellement exécutés. Muller brûla dans le Smaland une infinité de villages, et la petite ville de Munsteraars; dans l'île d'Euland, Spaan passa au fil de l'épée trente-six paysans qu'il trouva armés, réduisit en cendres plusieurs villages, gâta tous les bleds, arracha les arbres, enleva les bestiaux, commit enfin des horreurs qui font frémir l'humanité. Le vice-amiral Bielke avança, avec un autre détachement, jusqu'à l'endroit où les Suédois faisoient construire leurs vaisseaux; fit mettre le feu à tous les matériaux qu'il y trouva. Il pilla en outre deux seigneuries et quatre villages. Il fit sonder le

port de Kalmar, dans la résolution d'y aller attaquer les navires suédois qui s'y trouveroient ; mais il n'osa entreprendre cette exécution, parce qu'on l'avertit que ce port étoit environné de rochers à fleur d'eau, et qu'il ne les connoissoit pas. D'ailleurs, les Suédois en avoient bouché l'entrée avec plusieurs vaisseaux qu'ils avoient fait couler à fond. Ces obstacles furent cause que le vice-amiral Bielke prit la résolution d'attaquer Kalmar par terre. Pour cet effet, il fit descendre ses troupes à terre, les rangea en ordre de bataille, les conduisit à une maison de campagne qui n'étoit qu'à une portée de canon de la ville ; y mit le feu. Les habitans firent l'impossible pour

pour empêcher les Danois de remplir leur projet : ils tirerent le canon sur eux, envoyerent des troupes pour les arrêter dans leur marche : mais elles furent repoussées avec une perte considérable. Les Danois les poursuivirent jusqu'aux portes de la ville, où ils seroient entrés avec eux, s'ils avoient été en assez grand nombre. Ils mirent le feu au fauxbourg, où il y avoit deux cents maisons, qui furent réduites en cendres, avec onze moulins.

Tromp et Juël se mirent dans des chaloupes avec cinq cents hommes, avancerent vers l'île d'Euland, dans l'intention d'attaquer le fort qui est vis-à-vis de Kalmar, sur le bord de la mer, et est flan-

qué de cinq bastions assez réguliers. Aussi-tôt que Tromp eut mis pied à terre avec son monde, il fit sommer le gouverneur de se rendre ; et, sur son refus, ordonna de monter à l'assaut. Les Suédois firent peu de résistance : ils évacuerent la place, se retirerent dans un bois qui est aux environs, et les Danois s'emparerent du fort. Le gouverneur de Kalmar, qui ignoroit la prise de ce fort, y envoya des troupes. Tromp marcha à leur rencontre, les battit, et les força de se retirer. Les Danois, craignant d'employer trop de tems à prendre Kalmar, se contenterent de ravager le plat pays, d'où ils enleverent plus de dix mille bestiaux : ils abandonnerent ensuite

l'île. De là ils allerent assiéger la ville de Westerwyk, s'en emparerent, et la réduisirent en cendres.

Le roi de Danemarck, voyant que la fortune secondoit presque toutes ses entreprises, résolut d'attaquer l'île de Rugen. Pour cet effet, il envoya ordre à l'amiral Tromp de se rendre à Copenhague avec son escadre. Si-tôt que les Hollandois y furent arrivés, il hâta les préparatifs qu'il crut nécessaires pour exécuter son projet. Il fit embarquer quatre mille hommes de troupes réglées, se mit sur le vaisseau que montoit Tromp, fit lever l'ancre le 13 de septembre 1677. Le 16, on découvrit l'île, et le lendemain, à

quatre heures après midi, on fit la descente. Un corps de cavalerie ennemie avança pour charger les Danois ; mais le feu des vaisseaux les força de se retirer. Le 18, le roi et le prince George son frere, mirent pied à terre. Plusieurs gentilshommes du pays se rendirent à sa tente, pour lui demander une sauve-garde : il la leur accorda. Voyant que toutes les dispositions étoient faites pour entreprendre la conquête de l'île, il laissa le commandement de l'armée au maréchal de Goltz, et retourna à Copenhague. Tromp, sentant que sa présence n'étoit plus nécessaire dans l'île de Rugen, alla joindre l'électeur de Brandebourg, alors ocoupé à faire

le siége de Stetin, qu'il emporta le 26 de décembre.

Après cette conquête, l'électeur envoya du secours aux Danois qui étoient dans l'île de Rugen : ils chercherent l'armée suédoise pour lui livrer bataille, mais le comte de Konigsmark, qui la commandoit, ne se trouvant pas en forces contr'eux, les évitoit, et sortit enfin de l'île, qu'il laissa exposée à leurs ravages. Voulant cependant les en chasser, et la remettre sous la domination du roi de Suede, il rassembla de nouvelles troupes, qu'il joignit à celles qu'il avoit déja; repassa dans l'île, attaqua les Danois, les défit, et les força de l'abandonner. L'électeur de Brandebourg, qui s'étoit ligué

avec le roi de Danemarck contre les Suédois, se mit à la tête des Danois; engagea Tromp à prendre encore le commandement de la flotte, pour lui faciliter les moyens d'exécuter le projet qu'il avoit de faire une seconde descente dans l'île de Rugen. Le 22 de septembre 1678, son altesse électorale fit embarquer ses troupes à Penemunde. Le calme ayant commencé l'après-midi, on jeta l'ancre près de l'île. Les Suédois établirent sur le rivage une batterie de dix piéces de canon. Le lendemain, à la pointe du jour, le baron Juël, amiral de Danemarck, se rendit à bord de l'électeur, pour lui apprendre qu'il avoit déja fait passer dans l'île un corps considérable de

Danois, sous les ordres du major-général Leuwenhelm, qui avoit pris poste à Wittaw. Sur cet avis, l'électeur fit avancer la flotte, afin de pouvoir joindre les Danois, avant que le comte de Konigsmark leur eût livré bataille. Ses ordres furent exécutés, et pendant qu'il faisoit sa descente, Tromp foudroyoit les Suédois avec l'artillerie des vaisseaux. Si-tôt que son altesse eût fait mettre pied à terre à son armée, il la rangea en ordre de bataille. Le maréchal Dorfling, qui avoit le commandement des troupes de terre sous elle, se mit à la tête d'un détachement de cavalerie, et alla à la poursuite des Suédois : il en tua une assez grande quantité, et fit près de 200 pri-

sonniers. Le comte de Konigsmark, voyant qu'il lui étoit impossible de résister aux Danois et aux Brandebourgeois réunis, prit le parti de rassembler les Suédois, et de passer à Straalzond, ville de la Poméranie citérieure, qui est séparée de l'île de Rugen par le détroit de Gette. Le général Dorfling, fit tant de diligence, qu'il parut le lendemain devant cette place, et la prit d'assaut: sept cents Suédois furent passés au fil de l'épée, et on en fit cinq cents prisonniers.

Le comte de Konigsmark, après s'être défendu, avec un courage qui tenoit de la fureur, sauta dans une chaloupe, et se déroba à la poursuite des vainqueurs. Les trou-

pes de l'électeur de Brandebourg attaquerent ensuite l'île Danholm, et s'en emparerent. La prise de Straalzond fit d'autant plus d'honneur à son altesse électorale, que cette place passoit pour une des plus fortes de l'Allemagne.

Tromp s'étoit acquis beaucoup de gloire dans cette guerre du Nord : c'étoit à son courage et à ses talens, que le roi de Danemarck et l'électeur de Brandebourg devoient la plus grande partie de leurs triomphes. Croyant que l'intérêt de sa patrie le rappeloit, il résolut d'y retourner ; alla à Copenhague, prendre congé du roi de Danemarck, qui lui témoigna sa reconnoissance par un présent de très-grand prix, et lui donna

toutes les marques possibles d'estime et d'amitié.

L'amiral Tromp reparut en Hollande, couvert de nouveaux lauriers et décoré de nouveaux titres : mais la paix que les Provinces-Unies firent quelque tems après avec la France, retint ce grand homme dans l'inaction : il reçut même des mécontentemens particuliers, qui lui firent prendre la résolution d'abandonner entiérement le service de mer ; mais la France, irritée des secours que les Hollandois prêtoient au prince d'Orange contre Jacques II, roi d'Angleterre, son allié, leur déclara de nouveau la guerre, et fit contr'eux des préparatifs formidables. Le prince d'Orange, en mon-

tant sur le trône d'Angleterre, ne renonça point à la qualité de stathouder, et se chargea du soin de diriger les opérations de guerre que les Provinces-Unies devoient faire. Il engagea Tromp à rentrer au service de mer, à reprendre les fonctions de lieutenant-amiral-général, et le nomma, en 1691, pour commander les armées navales d'Angleterre et de Hollande. Les Anglois et les Hollandois espéroient toutes sortes de succès, en voyant un homme aussi courageux et aussi habile que Tromp à la tête de leurs armées navales. L'Europe s'attendoit à voir dans la campagne de 1691 des prodiges de valeur sur mer. Les forces navales de la France devoient être

commandées par le comte de Tourville, qui avoit donné, dans une multitude de combats, des preuves éclatantes de ses talens pour la guerre de mer, comme nous l'avons dit dans sa vie. On travailloit avec empressement de part et d'autre, à l'armement et à l'équipement des flottes : mais Tromp fut attaqué d'une maladie mortelle, et mourut à Amsterdam, le 29 de mai 1691, sur les huit heures du matin, âgé de soixante-douze ans moins trois mois vingt jours.

La nouvelle de la mort du lieutenant-amiral-général Tromp se répandit bientôt dans toute la Hollande, et y jeta la consternation. Le besoin qu'on avoit de lui dans la

la conjoncture où l'on se trouvoit, fit sentir toute l'étendue de la perte que l'on venoit de faire. Il avoit épousé Marguerite de Raaphrost, veuve du sieur de Helmont, et n'en avoit point eu d'enfans. Son corps fut porté le 6 de juin, entre neuf et dix heures du soir, le long du nouveau canal des Seigneurs, sur le bord duquel étoit sa demeure. On le mit ensuite dans un iacht, pour le transporter à Delpht, et l'inhumer dans le tombeau de son pere.

Voici quelle fut la cérémonie de ses funérailles : la compagnie du major Witsen marchoit à la tête du convoi, elle étoit suivie par ceux qui portoient les ancres du lieutenant-amiral, mises en sau-

toir. On voyoit ensuite paroître le pavillon amiral, le bâton de général, les quatre quartiers de ses armes, représentant les alliances de sa maison; les trois casques, l'écu entier de ses armes, l'habit d'armes, l'ordre de chevalier de l'Eléphant, posé sur un oreiller de velours noir; l'épée, les éperons, les gantelets, les trois étendarts. Le corps paroissoit ensuite : les coins du drap étoient portés par quatre capitaines de vaisseau. Les plus proches parens du défunt marchoient ensuite, et après eux les bourguemaîtres, les échevins et les conseillers de la ville. Voilà quelle fut la fin d'un des plus grands officiers de mer que la Hollande ait produits.

Corneille Tromp est mis, à juste titre, au nombre des héros de la marine. Il donna un nouvel éclat à un nom que son pere avoit déja illustré. Il avoit la figure agréable, la taille avantageuse, le tempérament fort et robuste. Son courage étoit un aiguillon pour les Hollandois, qui tâchoient, à l'envi, de l'imiter. C'étoit toujours lui qui attaquoit le premier l'ennemi. On l'a vu plusieurs fois se précipiter au milieu des flottes angloises, écarter tout ce qui se trouvoit sur son passage; s'élancer sur le vaisseau qui lui paroissoit le plus en état de lui résister. Son activité étoit incroyable : les ennemis effrayés demandoïent s'il y avoit plusieurs Tromp dans la flotte Hol-

landoise. Cet homme bouillant et actif étoit toujours guidé par la prudence : ses manœuvres étoient savantes et adroites : il avoit soin de pourvoir ses vaisseaux des munitions nécessaires, et jamais n'en manqua, dans les combats les plus longs et les plus opiniâtres. En 1665, son courage, son habileté et sa prévoyance sauverent la flotte hollandoise, malgré la lâcheté de plusieurs capitaines, qui l'abandonnerent dans la chaleur de l'action.

Cet homme terrible à la guerre, étoit naturellement doux et humain : les officiers et les matelots qui servoient sous lui, le respectoient comme leur général, et l'aimoient comme leur camarade et leur ami.

On est fâché de voir la mémoire de ce grand homme, ternie par un vice bien funeste à un état, lorsque ceux qui s'y livrent occupent les premieres places. La gloire que Ruiter s'étoit acquise par des talens supérieurs, exciterent l'envie de Tromp : il commit une action qu'on ne peut s'empêcher de blâmer. L'histoire prouve qu'il n'y a point d'homme parfait.

FIN.

610561

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *la Vie de Corneille Tromp, lieutenant-général des armées navales de Hollande*, dont je crois qu'on peut permettre l'impression. A Paris, ce 5 juillet 1784.

Signé, GUYOT.

BIBLIOTECA